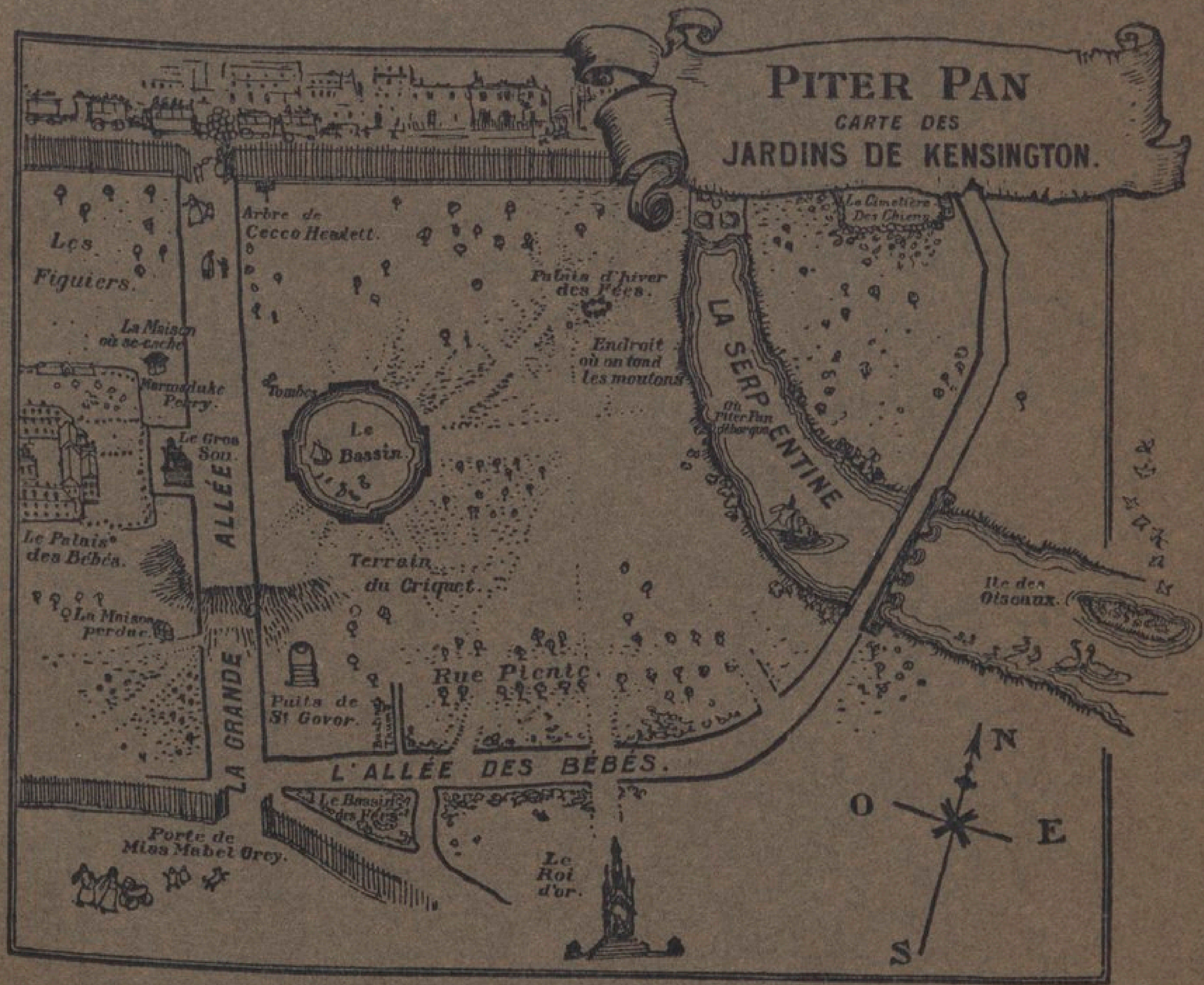
# Peter Pan dans les jardins de Kensington , par J. M. Barrie,... Illustré par Arthur Rackham

# Piter Pan



Par J. M. Barrie

Illustré par Arthur Rackham



PITER PAN
CARTE DES
JARDINS DE KENSINGTON.
Le Cimetière Des Chiens
Arbre de Cecco Hesdett.
Les Figuiers.
Palais d'hiver des Fées.
Endroit où on tond les moutons
LA SERPENTINE
Où Piter Pan débarqua
La Maison où se cache Marmaduke Perry.
Tombes
Le Bassin.
Le Gros Son.
ALLÉE
Le Palais des Bébés.
Terrain du Criquet.
Ile des Oiseaux.
La Maison perdue.
LA GRANDE
Puits de St Govor.
Rue Picnic.
L'ALLÉE DES BÉBÉS.
Le Bassin des Fées
Porte de Miss Mabel Grey.
Le Roi d'or.
N
O
E
S

*Alors il s'éleva une grande tempête et il fut ballotté en tous sens.*


Arthur Rackham 06

# Piter Pan

dans

# Les Jardins de Kensington

# Piter Pan

dans

## Les Jardins de Kensington

Par

J. M. Barrie

(Conte tiré du 'Petit Oiseau Blanc')



Illustré par

Arthur Rackham



Paris : Hachette et Cie

1907

19.10

# TABLE DES MATIÈRES

# ILLUSTRATIONS

# ILLUSTRATIONS

# ILLUSTRATIONS

# ILLUSTRATIONS

# PITER PAN

## I

### LE GRAND VOYAGE A TRAVERS LES JARDINS

OUS verrez par vous-mêmes qu'il vous sera difficile de suivre les aventures de Piter Pan si vous n'êtes pas familiers avec les Jardins de Kensington. Ils sont à Londres, où vit le Roi, et j'avais l'habitude d'y mener David presque chaque jour, à moins qu'il ne fût vraiment trop mal disposé. Aucun enfant n'a jamais fait tout le tour des Jardins, parce qu'on est obligé de rentrer trop tôt. La raison pour laquelle on est obligé de rentrer trop tôt, c'est que, si vous êtes petit comme David, vous dormez de midi à une heure. Si votre mère n'était pas aussi sûre que vous dormez de midi à une heure, vous pourriez plus probablement faire le tour complet des Jardins.

Les Jardins sont bornés d'un côté par une

ligne d'omnibus qui n'en finit plus, sur lesquels votre bonne a une telle autorité que si elle tend son doigt vers l'un d'entre eux, il s'arrête immédiatement. Alors elle passe avec vous en toute sécurité de l'autre côté. Il y a plus d'une porte à ces Jardins, mais il n'y en a qu'une par où vous entrez ; avant d'entrer vous parlez à la femme des ballons qui se tient dehors. Elle se met aussi près de l'intérieur qu'il lui est possible, parce que si elle laissait passer les ballons à travers les grilles, ils l'enlèveraient, et elle s'envolerait. Elle se tient tout-à-fait accroupie, car les ballons la tiraillent continuellement, et l'effort lui fait une figure toute rouge. Une fois, il y en eut une nouvelle parce que l'ancienne s'était laissé emporter, et David en était très fâché pour l'ancienne, mais il aurait cependant bien voulu être là pour voir comment elle s'était laissé emporter.

Les Jardins sont une contrée immense et redoutable, avec des milliers et des milliers d'arbres ; d'abord vous arrivez aux *Figues*, mais vous ne daignez pas vous y arrêter, car les *Figues* sont l'apanage de petits personnages, qui s'interdisent tout commerce avec le commun des

mortels. Ce nom de *Figues* vient, selon la légende, de ce qu'on y a planté des Figuiers. Ces raffinés sont eux-mêmes appelés dédaigneusement *Figues* par David et d'autres héros, et vous serez au fait des us et coutumes de ce clan *Dandy* des Jardins, quand je vous aurai dit que le cricket est appelé par eux *Crickets*. Il arrive quelquefois qu'une *Figue* rebelle passe par dessus la haie et pénètre dans le monde, comme Miss Mabel Grey dont je vous parlerai quand nous serons à la porte de Miss Mabel Grey. Elle fut la seule *Figue* qui fût réellement célèbre.




Nous voici maintenant à la *Grande Allée* ; elle est beaucoup plus grande que les autres allées, autant que votre père est plus grand que vous. David, dans son admiration, se demandait si elle avait d'abord été petite, si ensuite, elle avait grandi, grandi jusqu'à ce qu'elle fut tout à fait grande, et si les autres promenades étaient ses enfants ; et il fit un tableau qui l'amusa beaucoup, de la *Grande Allée* faisant faire un tour

de promenade à une petite allée dans une voiture d'enfant.

Dans la *Grande Allée* vous rencontrez tous les personnages qui méritent d'être connus ; il y a généralement avec eux une gouvernante pour les empêcher d'aller sur l'herbe humide, pour les faire rester en punition au coin d'un siège s'ils ont fait 'mad-dog' ou Mary-Annish. Faire 'Mary-Annish,' c'est se conduire comme une fille, pleurnicher, parce que la nourrice ne veut pas vous porter, ou sourire avec le pouce dans la bouche, et c'est un détestable procédé ; faire 'mad-dog,' c'est crier à tout propos, et cela ne va pas sans quelque satisfaction.

Si je devais noter tous les endroits remarquables qui se trouvent le long de la *Grande Allée* il faudrait rentrer avant que j'eusse fini. Je désignerai simplement de ma canne l'arbre de Cecco Hewlett, ce lieu mémorable où un enfant appelé Cecco perdit un sou, et, en le cherchant, trouva deux sous. Il y a eu depuis, à cet endroit, une grande quantité de trous creusés. Un peu plus bas dans la promenade est la petite maison de bois où se cacha Marmaduke Perry. Il n'y a pas de plus terrible his-

toire, parmi les histoires des Jardins, que celle de Marmaduke Perry, qui a été Mary-Annish trois jours de suite, et qui fut condamné à paraître dans la *Grande Allée* vêtu des habits de sa sœur. Il se cacha dans la petite maison de bois, et refusa d'en sortir jusqu'à ce qu'on lui eût apporté ses larges culottes de garçon.

Vous pouvez essayer maintenant d'aller au Bassin, mais les bonnes le détestent parce qu'elles ne sont pas réellement braves, et elles vous font regarder de l'autre côté, vers le Gros Sou et le Palais des Bébés. Il y avait une petite fille qui était le bébé le plus célèbre des Jardins, et qui vivait dans le Palais toute seule, avec une foule de poupées ; on sonna la cloche et elle se leva de son lit, quoiqu'il fût plus de six heures, elle alluma une chandelle et elle ouvrit la porte en chemise de nuit, et alors tous crièrent en grande joie : 'Salut, Reine d'Angleterre !' Ce que David n'arrivait pas à s'expliquer, c'est comment elle avait pu savoir où étaient les allumettes. Le *Gros Sou* est une statue en son honneur.

Ensuite nous arrivons à la Bosse, qui est la partie de la *Grande Allée* où sont courues les

grandes courses. Même si vous n'avez pas l'intention de courir, vous êtes forcé de courir quand vous arrivez à la Bosse, tant la pente à cet endroit est entraînante et glissante. Parfois l'on s'arrête après avoir couru jusqu'à moitié chemin, et alors on est perdu ; heureusement, il y a tout près une autre petite maison de bois, appelée la 'Maison perdue' ; on n'a qu'à dire à l'homme qui s'y trouve qu'on est perdu et il vous remet dans votre chemin. C'est un jeu glorieux que de courir sur la pente de la Bosse, mais vous ne pouvez pas le faire les jours de vent parce que vous n'y êtes pas : les feuilles mortes y sont à votre place. Il n'y a peut-être rien qui ait un sens aussi vif du jeu qu'une feuille morte.

De la Bosse, on peut voir la porte qui tire son nom de Miss Mabel Grey, la *Figue* dont j'ai promis de vous parler. Il y avait toujours deux bonnes avec elle, ou sa mère et une bonne, et pendant longtemps elle fut un enfant modèle qui se tenait bien à table, et disait : 'Comment allez-vous ?' aux autres *Figues*. Le seul jeu auquel elle jouait était de lancer un ballon avec grâce, et d'attendre que sa bonne le lui rapportât. Puis, un jour, elle se lassa de tout cela et devint

'mad-dog'; d'abord, pour montrer qu'elle était réellement 'mad-dog,' elle défit ses deux lacets de soulier à la fois et tira la langue à l'est, à l'ouest, au nord et au sud. Puis, elle lança sa ceinture dans une flaque, et elle la piétina jusqu'à ce que l'eau sale eut rejailli sur sa blouse; après quoi, elle passa par dessus la haie, et elle eut une série d'aventures incroyables dont la moindre fut qu'elle perdit ses deux souliers. A la fin, elle arriva à la porte, qui a depuis pris son nom, elle sortit par cette porte dans des rues où David et moi n'avons jamais été, bien que nous ayons entendu leur rugissement, elle courut encore plus loin et l'on n'aurait jamais plus entendu parler d'elle, si sa mère n'avait sauté dans un omnibus et ne l'avait ainsi rattrapée. Tout cela est arrivé, à vrai dire, il y a longtemps, et ce n'est pas la Mabel Grey que David connaît.

Pour en revenir maintenant à la Grande Allée, nous avons à notre droite l'Allée des Bébés, qui est si pleine de promeneurs qu'on pourrait la traverser d'un bout à l'autre en passant sur des bébés si toutefois les nourrices vous laissaient faire. De cette promenade un passage, appelé à cause

de sa longueur, le Pouce de Bunting, mène à la rue Picnic, où se trouvent de vraies chaudières, et où les fleurs de châtaignier tombent dans votre gobelet pendant que vous buvez. Il y a aussi des enfants très ordinaires qui y goûtent; et les fleurs de châtaignier tombent également dans leur gobelet.

Puis, vient le Puits de St. Govor qui était plein d'eau quand Malcolm le Hardi tomba dedans. Malcolm était le favori de sa mère, et il lui laissait mettre le bras autour de son cou en public parce qu'elle était veuve; mais il avait aussi du goût pour les aventures, et il aimait à jouer avec un ramoneur qui avait tué bon nombre d'ours. Le nom du ramoneur était 'Sooty.' Un jour qu'ils jouaient ensemble près du Puits, Malcolm tomba dedans, et il se serait noyé si Sooty n'avait plongé et ne l'en avait retiré. Mais l'eau avait débarrassé Sooty de sa suie, et l'on découvrit en lui le père de Malcolm depuis longtemps disparu. Ainsi Malcolm ne permit plus à sa mère de lui passer son bras autour du cou.

Entre le Puits et le bassin sont les terrains du cricket, et souvent le choix des camps prend tellement de temps qu'il n'en reste presque plus pour

le cricket. Chacun des joueurs désire crosser le premier, et dès qu'il y en a un de sorti, il jette une boule, à moins que vous ne soyiez plus fort que lui ; et pendant que vous vous battez tous les deux, les joueurs ont décidé de jouer à un autre jeu. Les Jardins comprennent deux sortes de cricket : le cricket des garçons qui est le vrai cricket, qui se joue avec une crosse, et le cricket des filles qui se joue avec une raquette, et . . . une gouvernante. Les filles ne peuvent véritablement pas jouer au cricket, et ceux qui assistent à leurs ridicules efforts leur font entendre de moqueuses appréciations. Cependant un très désagréable incident se produisit un jour où quelques effrontées défièrent l'équipe de David, et où une encombrante créature, appelée Angela Clare, manqua tant de balles que—mais au lieu de vous dire le résultat de ce fâcheux match, je vais passer rapidement au bassin, qui est le centre et l'attraction des Jardins.

Il est rond parce qu'il est juste au milieu des Jardins ; et quand on est arrivé, on ne désire pas aller plus loin. On ne peut pas être tranquille tout le temps au bassin, mais on fait comme si on le pouvait, tandis qu'on peut être tranquille

tout le temps sur la Grande Allée ; et la raison en est, qu'on oublie où l'on est et que, quand on se le rappelle, on est si mouillé qu'on ne risque pas de l'être davantage. Il y a des hommes qui lancent des bateaux sur le bassin, des bateaux si gros qu'ils les apportent sur des brouettes ; quelquefois même ils les mettent dans des voitures d'enfant, et alors les bébés doivent marcher. Les enfants bancals des Jardins sont ceux qui ont dû marcher trop tôt parce que leur père avait besoin de leur petite voiture.

Vous désirez toujours avoir un yacht à lancer sur le bassin, si bien qu'à la fin votre oncle vous en donne un. C'est splendide d'avoir à le porter au bassin le premier jour, et ce n'est pas moins splendide d'en parler à ceux qui n'ont pas d'oncle, mais bientôt on aime mieux le laisser à la maison. Car le bateau le plus agréable qui jette l'ancre dans le bassin est certainement le bateau que vous faites simplement avec votre canne, c'est le bateau-canne, parce qu'il est une canne avant d'être à l'eau, tenu par une corde. Alors, tandis que vous faites le tour du bassin, en le tirant, vous voyez de petits hommes courir sur le pont, des voiles s'élever par magie et prendre la brise ;

et pendant les mauvaises nuits vous le mettez dans un asile confortable, inconnu des vrais yachts. La nuit passe en un clin d'œil, et, de nouveau, votre hardi bateau met le nez au vent, des baleines surgissent, vous passez devant des villes incendiées, vous avez des combats avec des pirates et vous jetez l'ancre sur des îles de corail. Vous êtes tout seul pendant que se déroulent toutes ces aventures, car deux enfants ensemble ne peuvent pas s'aventurer bien loin sur le bassin ; et quoique vous puissiez vous parler à vous-même au cours du voyage, donnant des ordres et les exécutant avec célérité, vous ne savez pas, quand le moment de rentrer est venu, où vous avez été ni ce qui a gonflé vos voiles. Votre trésor est, pour ainsi dire, enfermé tout entier dans votre main, et il sera découvert peut-être par un autre enfant quelques années plus tard.

Mais les yachts ne comptent pas. Est-il quelqu'un qui se rappelle cette habitude de sa jeunesse à cause des yachts qu'il a pu lancer ? Certainement non. C'est le bateau-canne qui est resté dans la mémoire. Les yachts sont des jouets, leurs propriétaires des marins d'eau douce.

Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de passer et de repasser un bassin, tandis que l'autre bateau tient la mer. Vous autres yachtmen, avec vos cannes, qui pensez que nous sommes tous là à vous regarder, sachez que vos bateaux ne sont que des accidents du paysage, et que fussent-ils abordés et coulés par des canards, tout n'en irait pas moins comme d'habitude au Bassin.

Des chemins venus de partout se pressent en foule comme des enfants au bord du bassin. Quelques-uns sont des chemins ordinaires, qui ont une grille de chaque côté et qui sont faits par des hommes en bras de chemise, mais les autres sont vagabonds, larges à un endroit, et à un autre si étroits que vous pouvez juste y passer. On les appelle ' Chemins qui se sont faits eux-mêmes,' et David désirait pouvoir les voir pendant qu'ils se font eux-mêmes. Mais comme toutes les merveilles qui se sont produites dans les Jardins, cela s'est fait, avons-nous pensé, la nuit quand les portes étaient fermées. Nous avons aussi décidé que les chemins se font eux-mêmes, parce que c'est leur seule chance d'atteindre le bassin.

Un de ces chemins bohèmes vient de l'endroit où l'on tond les moutons ; quand David

a vu tomber ses boucles chez le coiffeur, il leur a dit adieu, m'a-t-on assuré, sans la moindre crainte, quoique sa mère n'ait jamais été depuis tout à fait la même mère, pleine d'orgueil. Aussi il méprise les moutons qui fuient le tondeur, et leur crie d'un ton insultant : 'Poltrons, Poltrons, Couards !' Mais quand l'homme les saisit entre ses jambes, David lui montre le poing pour oser se servir d'aussi gros ciseaux. Un autre moment impressionnant, c'est quand l'homme enlève la laine du dos des moutons, et qu'ils paraissent tout à coup comme des dames au théâtre. Les moutons sont si effrayés par la tonte qu'ils deviennent tout à fait blancs et maigres, et qu'à peine délivrés, ils se mettent à paître l'herbe comme s'ils craignaient de ne plus pouvoir manger. David est curieux de savoir s'ils se rendent compte, en se regardant les uns les autres, qu'ils ne sont plus les mêmes, et si c'est là ce qui les fait se battre avec ceux qui ne sont pas encore tondus. Ce sont de grands batailleurs et d'une espèce si extraordinaire que tous les ans ils s'attaquent à Porthos, mon chien du St. Bernard. D'ordinaire Porthos peut disperser un troupeau de moutons rien

qu'en annonçant son approche, mais quand ces moutons-là viennent sur lui d'un air peu rassu-



rant, le souvenir de l'année précédente fait la lumière dans sa tête. Comme il ne peut pas dignement battre en retraite, il s'arrête, regarde autour de lui, comme perdu dans l'admiration du paysage, et se retire avec une belle indifférence, en me lançant un regard du coin de l'œil.

La Serpentine commence près d'ici. C'est une rivière charmante, avec une forêt comme fond. Si l'on se penche sur le bord, on peut voir les arbres en pleine force, et l'on dit que la nuit il y a aussi des étoiles au fond. Ainsi Piter Pan les voit quand il navigue sur la rivière dans le 'Nid de Grives.' Une faible partie seulement de la Serpentine est dans les Jardins, car elle passe aussitôt sous un pont pour aller baigner l'île sur laquelle sont nés tous les oiseaux qui deviennent de petits garçons et de petites filles. Aucun être humain, sauf Piter Pan —et encore n'est-il qu'à demi humain,—ne peut

aborder sur cette côte, mais l'on n'a qu'à écrire ce que l'on désire (garçon ou fille, si on le veut brun, joli, etc.) sur un morceau de papier, puis donner au papier la forme d'un bateau et le jeter à l'eau, et il atteint l'île de Piter Pan à la nuit.

Nous sommes maintenant sur la route de la maison, encore que, en vérité, ce soit beaucoup de prétention que d'avoir pensé aller en tant d'endroits en un jour. J'aurais dû porter David depuis longtemps et me reposer sur chaque siège comme le vieux M. Salford. Nous l'appelons ainsi parce qu'il nous parlait toujours d'une ville charmante, nommée Salford, où il était né. C'était un vieux monsieur revêche qui errait toute la journée dans les jardins, de siège en siège, en quête de quelqu'un qui connût la ville de Salford; il y avait au moins un an que nous le connaissions quand nous rencontrâmes un autre vieux solitaire qui avait passé une fois du samedi au lundi à Salford. Il était doux et timide; il portait son adresse dans la coiffe de son chapeau, et quel que fut l'endroit de Londres où il dût se rendre, il commençait toujours par prendre l'abbaye de Westminster comme point de départ. Nous l'amenâmes

triomphalement à notre autre ami, avec son histoire du samedi au lundi, et je n'oublierai jamais avec quelle joie délirante M. Salford se précipita sur lui. Ils sont devenus depuis une paire d'amis, et M. Salford, qui est d'un naturel plus loquace, retient l'autre par le bouton de son vieil habit.

Les deux derniers endroits qu'on rencontre, avant d'arriver à notre porte sont le Cimetière des Chiens et le Nid de Pinson, mais nous faisons semblant de ne pas savoir ce que c'est que le Cimetière des Chiens, car Porthos est toujours avec nous. Le Nid a une très triste histoire. Il est tout blanc et nous l'avons découvert d'une façon merveilleuse. Nous regardions parmi les buissons pour chercher la balle de laine de David qui était perdue, quand, au lieu de la balle nous trouvons un joli nid, faite de laine filée, et contenant quatre œufs qui portaient des égratignures tout à fait analogues aux pattes de mouche de David, de sorte que nous pensâmes que c'était une lettre de la mère à quelqu'un de ses petits. Tous les jours où nous étions aux Jardins, nous faisions une visite au Nid, en prenant bien soin qu'un cruel

enfant ne nous vît pas; nous émiettions du pain et aussitôt les oiseaux reconnaissaient leurs amis; ils se dressaient dans leur nid et nous regardaient gentiment en se soulevant sur leurs ailes. Mais un jour, quand nous y allâmes, il n'y avait plus que deux œufs dans le nid, et bientôt il n'y en eut plus aucun. Le plus triste de l'affaire fut que le pauvre pinson voletait sur les buissons, nous regardant d'un tel air de reproche que nous vîmes bien qu'il pensait que c'était nous les coupables. David essaya de lui expliquer, mais il y avait si longtemps qu'il n'avait pas parlé la langue des oiseaux que je crains bien que la mère ne comprît pas. Alors nous quittâmes les Jardins ce jour-là avec nos poings sur nos yeux.

## II

### PITER PAN



SI vous demandez à votre mère si elle connaissait Piter Pan quand elle était une petite fille, elle vous répondra : 'Mais, oui, naturellement, je le connaissais,' et si vous lui demandez s'il chevauchait monté sur une chèvre à cette époque, elle vous dira : 'Mais certainement. Quelle folle question!' Si vous demandez alors à votre grand'mère si elle connaissait Piter Pan quand elle était une petite fille, elle vous répondra à son tour : 'Mais naturellement, mon enfant.' Mais si vous lui demandez s'il se promenait sur une chèvre, elle vous répondra qu'elle n'a jamais entendu dire qu'il eût une chèvre. Peut-être l'a-t-elle oublié, comme il lui arrive parfois d'oublier votre nom et de vous appeler Mildred, ce qui est le nom de votre mère. Encore est-il presque impossible qu'elle ait pu

oublier une chose aussi importante que la chèvre. Ainsi il n'y avait pas de chèvre quand votre grand'mère était une petite fille. Cela prouve que, lorsqu'on raconte l'histoire de Piter Pan, commencer par la chèvre (comme beaucoup le font) est aussi sot que de mettre son pardessus avant sa veste.

Naturellement, cela prouve aussi que Piter a un certain âge, mais comme en réalité il a toujours le même âge, cela n'a aucune espèce d'importance. Son âge est une semaine, et quoiqu'il soit né depuis bien longtemps, il n'a jamais eu d'anniversaire, et il n'a pas la moindre chance d'en avoir jamais. La raison de cette anomalie c'est qu'à l'âge de sept ans, il a abandonné la condition d'homme ; il s'est échappé par la fenêtre et s'est sauvé dans les Jardins de Kensington.

Si vous croyez que c'est le seul enfant qui ait jamais voulu s'échapper, c'est preuve que vous avez complètement oublié votre propre enfance. Quand David a entendu cette histoire pour la première fois, il était absolument certain de n'avoir jamais essayé de s'échapper, mais je lui dis de faire un effort de mémoire, en prenant ses tempes à deux mains, et quand il eut fait ce que

je lui demandais, il finit par se souvenir nettement d'un désir qu'il avait eu quand il était petit de se percher sur les arbres, et avec ce souvenir d'autres revinrent : ainsi il était resté couché dans son lit, projetant de s'échapper dès que sa mère serait endormie, et sa mère l'avait rattrapé à mi chemin de la cheminée. Tous les enfants pourraient avoir de tels souvenirs s'ils voulaient prendre leurs tempes entre leurs mains, car, ayant été oiseaux avant d'être hommes, ils sont naturellement un peu sauvages pendant les premières semaines, et ils ont des démangeaisons aux épaules, à la place où étaient les ailes. C'est du moins ce que me dit David.

Je dois noter ici la méthode que nous suivons quand il s'agit de raconter une histoire. D'abord je la lui raconte, puis il me la redit. Entendez que l'histoire est maintenant absolument différente ; ensuite je la lui répète avec les additions qu'il y a apportées, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous soyions incapables de dire auquel des deux l'histoire appartient davantage. Dans cette histoire de Piter Pan, par exemple, le corps du récit et la plupart des réflexions morales sont de moi — pas toutes cependant, car cet enfant ne

laisse pas d'être un sévère moraliste—mais les intéressants passages qui concernent les us et coutumes des bébés à l'âge d'oiseau, sont en général des souvenirs de David, qu'il a retrouvés en prenant ses tempes à deux mains et en faisant un violent effort de mémoire.

Donc, Piter Pan sortit par la fenêtre qui n'avait pas de barreaux. Debout sur le rebord, il put apercevoir dans le lointain des arbres qui étaient sans doute ceux des Jardins de Kensington, et à peine les eut-il aperçus qu'il oublia complètement qu'il était un petit garçon en costume de nuit, et qu'il s'envola par-dessus les maisons tout droit vers les Jardins. Il est extraordinaire qu'il ait pu voler sans ailes. Mais la place des ailes le démangeait terriblement, et . . . et . . . peut-être pourrions-nous tous voler si nous avions dans notre pouvoir une confiance égale à l'audace qui poussait Piter Pan ce soir-là.

Il descendit joyeusement sur la pelouse entre le Palais des Bébés et la Serpentine, et la première chose qu'il fit fut de s'étendre sur le dos et de lancer des coups de pied. Il ne se souvenait déjà plus d'avoir jamais été un être humain, il pensait qu'il était un oiseau, même physique-

ment, comme aux premiers jours ; ainsi, quand il essayait d'attraper une mouche il ne comprenait pas que la raison pour laquelle il la manquait, c'est qu'il avait essayé de la prendre avec la main, ce que, naturellement, ne fait jamais un oiseau. Il vit que l'heure de la fermeture devait être passée, car il y avait là beaucoup de fées, mais elles étaient toutes trop affairées pour le remarquer ; elles étaient en train de préparer le déjeuner, trayant leurs vaches, tirant de l'eau, etc. ; la vue des seaux d'eau lui donna soif, de sorte qu'il se mit à voler vers le Bassin pour trouver à boire. Il s'arrêta et plongea son bec dans l'eau ; du moins il croyait que c'était son bec, mais, naturellement, c'était son nez, et cependant il amena très peu d'eau, et de l'eau moins fraîche que d'habitude, de sorte qu'il se rabattit sur une flaque où il se secoua. Quand un oiseau véritable se secoue dans une flaque, il déploie ses ailes toutes grandes et les lisse avec son bec, mais Piter n'arriva pas à se rappeler ce qu'il fallait faire, et il préféra aller dormir d'un air boudeur à l'abri d'un hêtre dans l'Allée des Bébés.

D'abord il éprouva quelque difficulté à se balancer sur une branche, puis le souvenir lui revint

et il s'endormit. Il se réveilla longtemps avant le jour, tout frissonnant, et en se disant qu'il n'avait jamais été dehors par des nuits aussi froides quand il était oiseau ; mais naturellement, comme chacun sait, une nuit qui paraît chaude à un oiseau est une nuit froide pour un petit garçon en chemise de nuit. Piter, en même temps, se sentait très mal à l'aise, il lui semblait que sa tête était trop pleine, il entendait de grands bruits qui le faisaient regarder autour de lui avec inquiétude, quoique ils ne fussent, en réalité, causés que par ses éternuements. Il y avait quelque chose qu'il désirait de toutes ses forces, mais quoiqu'il sût qu'il le désirait, il ne pouvait pas savoir ce que c'était. Ce qu'il désirait si vivement, c'était sa mère, pour le moucher ; cela ne cessait pas de le tourmenter, de sorte qu'il résolut d'appeler les fées pour leur demander des éclaircissements. Elles passent en effet pour savoir beaucoup de choses.

Il y en avait deux qui se promenaient dans l'Allée des Bébés en se tenant par la taille ; il sauta donc en bas de son arbre pour aller à elles. Les fées ont souvent des querelles avec les oiseaux, mais d'ordinaire elles répondent poliment à une question polie, aussi il fut tout à fait

en colère quand elles se mirent à courir en le voyant. Une autre était nonchalamment installée sur une chaise de jardin, en train de lire une lettre que quelque humain avait laissé tomber, et quand elle entendit la voix de Piter, elle se réfugia, épouvantée, derrière une tulipe.

A son grand embarras il s'apercut que chaque fée qu'il rencontrait le fuyait. Des ouvriers, qui étaient en train de scier un faux champignon, prirent la fuite, abandonnant leurs outils. Une laitière tourna son seau à l'envers et se cacha dedans. Bientôt les jardins furent en tumulte. Une foule de fées couraient de tous côtés, s'interrogeant avec anxiété ; les lumières étaient éteintes, les portes barricadées, et du fond du palais de la Reine Mab arriva le ra-ta-plan des tambours, preuve que la garde royale avait été appelée. Un régiment de lanciers vint charger dans la grande Allée, armé de branches de houx avec lesquelles ils égratignent horriblement l'ennemi au passage. Piter entendit le petit peuple des fées crier partout qu'il y avait un être humain dans les Jardins après l'Heure de la Fermeture, mais il ne se douta pas un instant que c'était de lui qu'il s'agissait. Il se sentait la tête de plus en plus lourde, et

il avait de plus en plus envie d'apprendre ce qu'il désirait faire à son nez, mais il poursuivait en vain les fées avec cette question essentielle à la bouche : les timides créatures couraient à son approche, et les lanciers eux-mêmes, quand il arriva près d'eux sur la Bosse, tournèrent aussitôt dans une allée latérale, en feignant de l'avoir vu dans cette allée.

Désespérant de rien tirer des fées, il résolut de consulter les oiseaux, mais il se rappelait maintenant que—par une étrange coïncidence—tous les oiseaux du hêtre s'étaient envolés quand il s'y était posé. Ce fait ne l'avait pas frappé sur le moment, mais il en voyait maintenant le sens : Tous les êtres vivants le fuyaient. Pauvre petit Piter Pan ! Il s'assit et se mit à pleurer, et même alors il ne savait pas qu'il était assis d'une façon insolite pour un oiseau. C'est un bonheur qu'il ne l'ait pas su, car autrement il aurait perdu la foi dans sa faculté de voler, et si l'on se met à douter qu'on peut voler, on devient incapable de voler. La raison pour laquelle les oiseaux peuvent voler, tandis que nous ne le pouvons pas, c'est qu'ils ont une foi absolue, car la foi donne des ailes.

Sauf en volant, personne ne peut atteindre l'île Serpentine, car il est interdit aux bateaux des hommes d'y aborder, et il y a, tout autour, une palissade qui se dresse dans l'eau, avec, sur chaque pieu, un oiseau en sentinelle jour et nuit. C'est vers cette île que Piter volait maintenant pour soumettre son étrange cas au vieux Salomon Caw, et il y aborda avec un grand soulagement, tout réconforté de retrouver à la fin son 'chez soi' comme les oiseaux appellent l'Ile. Tout le monde dormait, y compris les sentinelles, sauf Salomon, qui était tout à fait éveillé. Il écouta tranquillement le récit des aventures de Piter, et lui en apprit alors la vraie signification.

'Regarde ta chemise de nuit, si tu ne me crois pas,' dit Salomon, et Piter regarda fixement sa chemise de nuit, puis les oiseaux endormis. Aucun d'eux ne portait rien de semblable.

'Combien as-tu d'orteils qui soient des pouces ?' dit Salomon non sans quelque cruauté, et Piter vit avec consternation que tous ses orteils étaient des doigts. Il en éprouva un tel saisissement qu'il ne sentit plus le froid.

'Plisse tes ailes,' dit ce vieux bourru de Salomon, et Piter s'efforça désespérément de

plisser ses ailes, mais il n'en avait pas. Alors il se leva en chancelant, et pour la première fois depuis qu'il était monté sur le rebord de la fenêtre, il se souvint d'une dame qui l'aimait beaucoup.

'Je crois que je vais retourner vers ma mère,' dit-il timidement.

'Adieu,' répondit Salomon Caw en le regardant d'un air bourru.

Mais Piter ne se décidait pas. 'Pourquoi ne pars-tu pas?' demanda poliment le vieux Salomon.

'J'espère,' dit Piter d'une voix émue, 'j'espère que je pourrai encore voler.'

Vous le voyez : il avait perdu la foi.

'Pauvre petit, moitié d'homme,' dit Salomon, qui n'était pas au fond un mauvais cœur. 'Tu ne pourras jamais plus voler, pas même les jours de vent. Il te faut désormais demeurer sur cette île.'

'Et ne plus jamais retourner dans les Jardins de Kensington?' demanda Piter d'un ton tragique.

'Comment pourrais-tu y arriver?' dit Salomon. Il promit très aimablement, cependant,

d'apprendre à Piter autant de procédés propres aux oiseaux qu'il était possible d'en apprendre à un être aussi disgracié de la nature.

'Alors, je ne serai pas tout à fait un homme?' demanda Piter.

'Non.'

'Ni tout à fait un oiseau?'

'Non.'

'Alors, qu'est-ce que je serai?'

'Tu seras un Entre les Deux,' dit Salomon, et certainement c'était un sage, car c'est exactement ce qui arriva.

Les oiseaux de l'île ne s'habituèrent jamais à Piter. Ses étrangetés les amusaient comme si elles étaient toujours nouvelles, encore que ce fussent les oiseaux qui se renouvelaient: Il en sortait de l'œuf tous les jours qui se moquaient aussitôt de lui; puis ils s'envolaient vers les hommes, et d'autres oiseaux sortaient de nouveaux œufs; et ainsi sans discontinuer. Les mères, quand elles étaient fatiguées de couver leurs œufs, avaient pris l'habitude, ces rusées, de persuader à leurs petits de briser leur coquille un jour avant le temps voulu en leur murmurant qu'ils avaient maintenant la chance de voir Piter

se laver, boire et manger. Des milliers d'oiseaux s'assemblaient autour de lui pour le regarder accomplir ces actes, comme nous regardons les paons, et ils poussaient des cris de plaisir quand il prenait avec les mains les croûtes qu'ils lui lançaient au lieu de les prendre de la manière habituelle, avec la bouche. Toute sa nourriture lui était apportée des Jardins, sur l'ordre de Salomon, par les oiseaux. Comme il n'aurait pas mangé des vers ni des insectes (ce qu'ils jugeaient très sot de sa part), ils lui apportaient du pain dans leur bec. Ainsi quand vous chassez en criant 'Glouton ! Glouton !' un oiseau qui s'envole avec une grosse croûte, vous savez maintenant qu'il ne faut pas le chasser, car c'est très probablement pour Piter Pan qu'il l'a prise.

Piter ne portait plus de chemise de nuit maintenant. C'est que, voyez-vous, les oiseaux étaient toujours après lui pour lui en demander un morceau afin d'en garnir leur nid, et comme il avait très bon cœur, il ne pouvait pas refuser, mais sur le conseil de Salomon, il avait fini par cacher ce qui en restait. Cependant, quoiqu'il fût maintenant absolument nu, il ne faut pas croire qu'il avait froid ou qu'il était malheureux.

Il était habituellement très heureux et très gai, et cela parce que Salomon avait tenu sa promesse et l'avait initié aux usages des oiseaux. Il savait, par exemple, être facilement content, être toujours occupé à quelque chose, et croire que ce qu'il faisait avait une très grande importance. Piter devint très habile pour aider les oiseaux à bâtir leur nid ; bientôt il sut mieux le bâtir qu'un pigeon ramier, et presque aussi bien qu'un merle, encore qu'il ne put jamais contenter les pinsons ; et il faisait de jolies petites auges près des nids, et il déterrait les vers avec ses doigts pour les petits. Il fut bientôt aussi très versé dans la sagesse des oiseaux : il distinguait à l'odeur un vent d'est d'un vent d'ouest, il pouvait voir l'herbe pousser et entendre marcher les insectes au fond des troncs d'arbre. Mais le meilleur enseignement que lui donna le vieux Salomon, ce fut d'avoir un cœur content. Tous les oiseaux ont le cœur content, sauf quand on vole leur nid, et comme c'était la seule espèce de cœur que connut Salomon, il lui fut facile d'apprendre à Piter à en avoir un semblable.

Le cœur de Piter était si content qu'il éprouvait le besoin de chanter tout le long du jour,

de même que les oiseaux chantent pour exprimer leur joie, mais, étant en partie un homme, il avait besoin d'un instrument. Il fit donc une flûte de roseaux, et il prit l'habitude de s'asseoir sur le rivage de l'île, le soir; là utilisant le souffle du vent et le murmure de la mer, empruntant à la lune une partie de son éclat, il mettait le tout dans sa flûte et jouait alors d'une façon si admirable que les oiseaux eux-mêmes s'y trompaient, et qu'ils se demandaient entre eux, si c'était un poisson qui bondissait dans l'eau ou si c'était Piter qui imitait sur sa flûte un poisson bondissant. Quelquefois il chantait la naissance des oiseaux, et alors les mères se mettaient à tourner autour de leur nid pour voir si elles n'avaient pas pondu un œuf. Si vous êtes un habitué des Jardins, vous devez connaître le châtaignier qui est près du pont, et qui est en fleurs le premier de tous les châtaigniers; mais peut-être ne savez-vous pas pourquoi cet arbre est en avance. C'est parce que Piter languit après l'été et qu'il chante son retour; comme l'arbre est tout près, il l'entend et il s'y trompe.

Mais lorsque Piter était assis sur le rivage

jouant divinement sur sa flûte, il tombait parfois dans de tristes pensées et alors sa musique devenait triste comme lui ; et s'il était triste, c'est qu'il ne pouvait pas atteindre les Jardins bien qu'il put les apercevoir à travers l'arche du pont. Il savait qu'il ne pourrait jamais plus être vraiment un homme, et il désirait à peine en être un, mais, oh ! combien il désirait jouer comme jouent les autres enfants : or, naturellement il n'y a pas d'endroit plus agréable pour jouer que les Jardins. Les oiseaux le tenaient au courant de la façon de jouer des garçons et des filles, et des larmes brillaient dans les yeux pensifs de Piter.

Peut-être vous étonnez-vous qu'il ne se soit pas enfui à la nage. Mais, c'est qu'il ne savait pas nager. Il voulait apprendre à nager, mais personne dans l'île ne pouvait lui apprendre, sauf les canards, et ils sont trop stupides. Ils étaient pleins de bonne volonté pour lui apprendre, mais tout ce qu'ils savaient dire, c'était : 'Vous n'avez qu'à vous asseoir à la surface de l'eau de cette façon et puis vous faites aller les jambes comme ceci.' Piter essaya souvent, mais toujours il coulait avant d'avoir pu remuer les

jambes. Ce qu'il avait vraiment besoin de savoir, c'était comment on peut s'asseoir sur l'eau sans enfoncer, et les canards prétendaient qu'il est tout à fait impossible d'expliquer une chose aussi simple. Parfois des cygnes abordaient l'île, et il allait jusqu'à leur donner toute sa nourriture d'un jour pour pouvoir leur demander comment ils s'asseoient sur l'eau, mais dès qu'il n'avait plus rien à leur donner, ces maudites bêtes se moquaient de lui et s'éloignaient à la nage.

Une fois, il pensa avoir vraiment découvert un moyen d'atteindre les Jardins. Une extraordinaire chose blanche, semblable à un journal envolé, flottait en l'air au-dessus de l'île, puis s'abaissait, roulant dans tous les sens comme un oiseau qui aurait cassé ses ailes. Piter fut si effrayé qu'il alla se cacher, mais les oiseaux lui dirent que ce n'était qu'un cerf-volant, et ce que c'est qu'un cerf-volant; ils ajoutèrent qu'il devait s'être échappé de la main d'un enfant et s'être envolé. Après quoi, ils se moquèrent de Piter à cause de son grand amour pour le cerf-volant. Il l'aimait tant qu'il s'endormit en le tenant d'une main. Et j'estime que c'était un

spectacle pathétique et admirable, parce que, s'il l'aimait tant, c'est qu'il avait appartenu à un vrai petit garçon.

Pour les oiseaux, c'était là une très pauvre raison, mais les plus vieux lui témoignèrent à cette occasion leur reconnaissance de ce qu'il avait nourri leurs petits pendant une épidémie de rougeole, et ils lui offrirent de lui faire voir comment les oiseaux font voler un cerf-volant. Six d'entre eux prirent le bout de la corde dans leurs becs et s'envolèrent ainsi; et, au grand étonnement de Piter, le cerf-volant vola derrière eux et s'éleva plus haut qu'eux.

Piter s'écria: 'Recommencez'; et avec une parfaite bonne grâce, ils recommencèrent plusieurs fois, et toujours Piter, au lieu de les remercier, criait: 'Recommencez,' ce qui montre qu'alors même il n'avait pas tout à fait oublié qu'il devait être un petit garçon. A la fin, le cœur enflammé d'un grand dessein, il leur demande de recommencer une fois encore en le suspendant lui-même à la queue; alors cent d'entre eux s'envolèrent avec la corde, et Piter était suspendu à la queue du cerf-volant, projetant de se laisser tomber lorsqu'il serait au-

dessus des Jardins. Mais le cerf-volant se brisa dans l'air, et Piter se serait noyé dans la Serpentine s'il n'avait reçu l'aide de deux cygnes indignés, et ne s'était fait porter par eux jusqu'à l'île. Après cela, les oiseaux lui déclarèrent qu'ils ne l'aideraient plus dans sa folle entreprise.

Néanmoins, Piter finit par atteindre les Jardins grâce au bateau de Shelley, comme je vais maintenant vous le raconter.

## III

### LE NID DE GRIVES



HELLEY était un jeune gentleman aussi raisonnable qu'il pouvait jamais espérer l'être. C'était un poète, et les poètes ne sont jamais des gens tout à fait raisonnables. Ce sont des gens qui méprisent l'argent et vivent au jour le jour. Il avait donc ce qu'il lui fallait pour la journée et cinq livres par-dessus le marché. Aussi, en se promenant dans les Jardins de Kensington, il fit un bateau en papier avec son billet de banque et le lança sur la Serpentine. Il atteignit l'île à la nuit et le veilleur l'apporta à Salomon Caw, qui pensa d'abord que c'était, comme à l'ordinaire, la lettre d'une femme, disant qu'elle lui serait reconnaissante s'il pouvait lui faire avoir un bon enfant. Elles de-

mandent toutes le meilleur qu'il a. Si la lettre lui plaît, il envoie un enfant de la première classe, mais si elle lui déplaît, il en envoie un ridicule. Quelquefois il n'en envoie pas du tout, et d'autres fois il en envoie une nichée. Tout dépend de la façon dont on sait le prendre. Il aime qu'on lui laisse toute l'initiative, et si on lui indique expressément qu'on espère qu'il fera en sorte que ce soit un garçon cette fois, il est presque sûr qu'il enverra encore une fille. Enfin que vous soyez une dame ou seulement un petit garçon qui désire une petit sœur, prenez toujours la peine d'indiquer clairement votre adresse. Vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre d'enfants pour lesquels Salomon s'est trompé d'adresse.

Quand Salomon eut ouvert le bateau de Shelley, il fut très embarrassé, et il prit l'avis de ses conseillers. Ceux-ci ayant marché deux fois sur le billet, la première fois avec leurs orteils tournés en dedans, décidèrent qu'il venait d'une personne gloutonne qui désirait cinq enfants. Ce qui le leur faisait croire, c'est qu'il y avait un grand cinq imprimé sur le billet. 'C'est insensé!' cria Salomon en colère, et il donna le billet à Piter. Tout ce qu'on trouvait

d'extraordinaire dans l'île était habituellement donné à Piter comme jouet. Mais Piter ne joua pas avec le précieux billet, car il savait ce que c'était, ayant beaucoup observé pendant la semaine où il avait été un petit garçon comme tous les autres. Avec tant d'argent, il réfléchit qu'il pourrait sûrement finir par atteindre les Jardins : il réfléchit à tous les moyens possibles, et il décida—sagement, je pense—de choisir le meilleur. Mais d'abord il devait apprendre aux oiseaux la valeur du bateau de Shelley. Quoiqu'ils fussent trop honnêtes pour le lui redemander, il vit bien qu'ils étaient froissés ; ils jetaient des regards si noirs à Salomon, que celui-ci, qui avait plûtot une haute idée de son habileté, s'envola au bout de l'île, où il se posa très abattu, et cachant sa tête sous son aile. Piter savait maintenant qu'on ne pouvait rien faire dans l'île si l'on n'avait Salomon avec soi ; il le suivit donc et s'efforça de le réconforter. Mais Piter fit plus encore pour se concilier la puissante bienveillance du vieux Salomon. Il faut que vous sachiez que Salomon n'avait pas l'intention de rester au pouvoir toute sa vie. Il songeait à l'avenir et désirait prendre sa retraite

pour consacrer sa verte vieillesse à une vie de plaisir sur un certain if des Figues qui l'avait séduit, et pendant des années il s'était occupé tranquillement à remplir son bas. C'était un bas qui avait appartenu à un baigneur et qui avait été jeté sur l'île ; à l'époque dont je parle il contenait cent quatre vingt miettes, trente quatre noix, six croûtes, un essuie-plumes et un lacet de souliers. Quand son bas serait plein, Salomon calculait qu'il pourrait alors se retirer et vivre de ses rentes. Piter lui donna la valeur d'une livre qu'il tira de son billet avec la pointe d'un bâton. Il s'assura de la sorte l'amitié éternelle de Salomon. Ensuite, après s'être consultés, ils convoquèrent l'assemblée des grives. Vous allez voir pourquoi les grives furent seules convoquées.

L'ordre du jour avait été en réalité établi par Piter, mais ce fut Salomon qui parla surtout, car il devenait bientôt grincheux si c'étaient d'autres que lui qui parlaient. Il commença par dire qu'il avait été très impressionné par l'habileté supérieure déployée par les grives dans la construction des nids, et ce début les mit de bonne humeur comme il était nécessaire. En effet les débats

entre oiseaux portent toujours sur la construction des nids. Les autres oiseaux, dit Salomon, négligent d'enduire leurs nids de boue, ce qui fait qu'ils ne tiennent pas l'eau. Là, il redressa la tête comme s'il avait présenté un argument irréfutable; mais, par malheur, Mme. Pinson était venue à la réunion sans y être invitée, et elle se mit à piailler: 'Nous ne construisons pas des nids pour tenir l'eau, mais pour tenir des œufs.' A ces mots, les grives cessèrent de se réjouir, et Salomon fut si embarrassé qu'il prit plusieurs gorgées d'eau.

'Considérez,' dit-il enfin, 'quelle chaleur la boue donne au nid.'

'Considérez,' cria Mme. Pinson, 'que si l'eau se met dans le nid, elle y reste et que vos petits sont noyés.'

Les grives prièrent Salomon du regard de faire une réponse écrasante à cette objection, mais il fut de nouveau embarrassé.

'Buvez encore un peu,' suggéra ironiquement Mme. Pinson. Elle s'appelait Catherine, et toutes les Catherine sont effrontées.

Salomon but encore un peu, et il retrouva son inspiration. 'Si un nid de pinsons,' dit-il, 'est

placé sur la Serpentine, il se remplit et se brise, tandis qu'un nid de grives demeure aussi sec que le dos d'un cygne.'

Grands applaudissements parmi les grives. Maintenant elles savaient pourquoi elles enduisaient leurs nids de boue, et quand M$^{me.}$ Pinson voulut répliquer : ' Nous ne plaçons pas nos nids sur la Serpentine,' elles firent ce qu'elles auraient dû faire dès le début, elles la chassèrent de l'assemblée.

Après cette expulsion, l'ordre se rétablit. Le motif de la convocation, dit Salomon, était le suivant : leur jeune ami, Piter Pan, qu'elles connaissaient bien, désirait vivement pouvoir arriver aux Jardins, et il se proposait, avec leur aide, de construire un bateau.

A ces mots les grives commencèrent à s'agiter, et Piter trembla pour son projet.

Salomon se hâta d'expliquer que ce qu'il voulait faire ce n'était pas un de ces lourds bateaux dont les hommes se servent ; le bateau auquel il pensait devait être simplement un nid de grives assez grand pour contenir Piter.

Mais de nouveau, au désespoir de Piter, les grives se montrèrent peu enthousiastes. ' Nous

sommes très occupées,' grognèrent-elles, 'et ce ne serait pas une petite affaire.'

'Parfaitement,' dit Salomon, 'et bien entendu, Piter ne voudrait pas que vous travailliez pour rien. Vous devez vous rappeler qu'il est maintenant dans une situation aisée ; il vous donnera des gages comme vous n'en avez encore jamais eu. Piter Pan m'autorise à vous dire que vous serez toutes payées à raison de douze sous par jour.'

Alors toutes les grives sautillèrent de joie et le même jour fut commencée la fameuse Construction du Bateau. Toutes leurs affaires courantes furent laissées en suspens. C'était l'époque où elles s'accouplent, mais aucun nid de grives ne fut construit à part le gros, si bien que Salomon fut bientôt à court de grives pour fournir aux demandes du continent. Les petits gros et gloutons, qui parlent si bien quand on les porte en voiture, mais qui se gonflent facilement en marchant, étaient tous de jeunes grives, et les dames en demandent souvent. Que pensez-vous que fît Salomon ? Il lança une bande de moineaux sur les toits et leur ordonna de mettre leurs œufs dans les vieux nids de grives, puis il

envoya leurs petits aux dames et leur jura que c'étaient des grives.

Cette année fut connue plus tard dans l'île sous le nom d'année des Moineaux; et quand vous rencontrez dans les Jardins des oiseaux qui se gonflent et s'enflent comme s'ils se croyaient plus gros qu'ils ne sont, c'est qu'ils sont très probablement de cette année-là. Vous n'avez d'ailleurs qu'à le leur demander.

Piter était un maître équitable: il paya ses ouvriers chaque soir. Ils se tenaient en rang sur les branches, attendant poliment qu'il eût découpé douze sous de papier dans son billet; il les appelait à tour de rôle, et chaque oiseau, à l'appel de son nom, descendait en volant et touchait douze sous. Ce devait être, véritablement, un beau spectacle.

A la fin, après des mois de travail, le bateau fut terminé. O l'orgueil de Piter, à mesure qu'il le voyait grandir et prendre la forme d'un énorme nid de grives. Dès le début de la construction, il dormit auprès de lui, et il s'éveillait souvent pour lui adresser des paroles de tendresse, et quand il eut été enduit de boue et que la boue eût séché, il se coucha tous les soirs dedans. Il

dort encore dans son nid et il a même une façon séduisante de s'y coucher en boule, car il est juste assez grand pour le contenir roulé en boule comme un chat. Ce nid est brun à l'intérieur, naturellement, mais à l'extérieur il est plutôt vert, étant recouvert d'herbes et de branches, et quand elles sont flétries ou mortes, les parois sont de nouveau recouvertes de chaume. Il y a aussi quelques plumes çà et là, que les grives y ont laissées en le construisant.

Les autres oiseaux furent extrêmement jaloux. Ils dirent que le bateau ne flotterait pas sur l'eau. Mais il demeura immobile, ce qui est beaucoup mieux ; ils dirent que l'eau y entrerait, mais l'eau n'y entra pas. Enfin, ils dirent que Piter n'avait pas de rames, et à cette remarque les grives se regardèrent entre elles consternées. Mais Piter répliqua qu'il n'avait pas besoin de rames, puisqu'il avait une voile, et d'un air orgueilleux et joyeux à la fois il présenta une voile qu'il avait fabriquée avec sa chemise de nuit, et bien qu'elle ressemblât plutôt à une chemise de nuit, elle faisait une belle voile. Cette nuit-là, la lune étant dans son plein et tous les oiseaux endormis, il entra dans son bateau de pêcheur

(comme aurait dit M. Francis Pretty) et partit de l'île.

D'abord, sans savoir pourquoi, il tourna ses regards vers le ciel, les mains jointes, puis ses yeux se fixèrent sur l'ouest.

Il avait promis aux grives de ne faire au début que de petits voyages, en les prenant pour guides. Mais il vit au loin les Jardins de Kensington qui l'appelaient sous le pont, et il ne put plus attendre. Sa figure était rouge, mais il ne regarda pas une fois en arrière. Il y avait dans son petit cœur une exaltation qui chassa toute crainte. Piter était-il le moins brave parmi les marins qui ont mis à la voile pour aller à la recherche de l'Inconnu ?

D'abord son bateau se mit à tourner au nord et il fut ramené à son point de départ, puis, ayant cargué la voile en tirant sur une des manches, il fut entraîné par un vent contraire, non sans grand danger. Il lâcha la voile et fut emporté vers le rivage lontain où se dressaient des ombres dont il soupçonnait le danger s'il ne le connaissait pas ; alors il guinda de nouveau sa chemise de nuit et s'éloigna des ombres, jusqu'à ce qu'un vent favorable l'eût pris pour le porter vers l'ouest, mais avec une telle rapidité qu'il faillit se briser contre

le pont. Ayant échappé au danger, il passa sous le pont, at arriva, à sa grande joie, en vue des délicieux Jardins. Mais, ayant essayé de jeter l'ancre, représentée en l'espèce par une pierre attachée au bout de la corde du cerf-volant, il ne trouva pas le fond et fut obligé de chercher à jeter des amarres. Comme il faisait des tentatives dans ce but, il alla donner contre un récif pointu, et il fut jeté par dessus bord par la violence du choc. Mais, après avoir failli se noyer, il put grimper de nouveau sur le vaisseau. Alors s'éleva une forte tempête accompagnée d'un rugissement des eaux tel qu'il n'en avait jamais entendu ; il était ballotté en tous sens et ses mains étaient tellement engourdies par le froid qu'il ne pouvait pas les fermer. Ayant échappé à ce nouveau danger, il arriva dans une petite baie, où son bateau put jeter l'ancre tranquillement.

Cependant il n'était pas encore en sûreté. Quand il voulut débarquer, il trouva une multitude de petits êtres accourus sur le rivage pour défendre leur territoire, et lui criant d'une voix perçante de s'éloigner, car l'Heure de la Fermeture était passée depuis longtemps. Et en même temps ils brandissaient leurs branches de houx ; même une

petite troupe apporta une flèche que quelque enfant avait laissée dans le jardin, et se mit en devoir de s'en servir comme d'un bélier.

Alors Piter, qui savait que c'étaient des fées, cria qu'il n'était pas un homme comme les autres, qu'il n'avait aucunement le désir de leur être désagréable, qu'il voulait au contraire être leur ami. Cependant, ayant trouvé un agréable refuge, il n'avait pas l'intention d'en sortir, et il les prévenait que si elles lui voulaient du mal elles en subiraient les conséquences.

Ce disant, il sauta audacieusement à terre, et elles se pressèrent autour de lui avec l'intention de le tuer. Tout à coup un grand cri s'éleva parmi les femmes. Elles venaient de remarquer que sa voile était faite d'une chemise de nuit de bébé, et elles furent aussitôt prises d'un grand amour pour lui, navrées que leur giron fut trop petit pour l'embrasser—c'est là un fait, que je ne puis expliquer, si ce n'est en constatant que c'est l'habitude des femmes. Les hommes du peuple fée avaient mis leurs armes au fourreau devant l'attitude de leurs femmes, car ils faisaient grand fonds sur leur intelligence, et ils l'amenèrent fort civilement à leur reine, qui lui accorda courtoise-

ment l'hospitalité des Jardins après la Fermeture ; dès lors, Piter put aller et venir à sa guise : les fées avaient des ordres pour assurer ses aises.

Tel fut le premier voyage aux Jardins et vous pouvez voir d'après le style même qu'il se reporte à un temps très éloigné. Mais Piter ne grandit pas, et si nous pouvions l'apercevoir une nuit sous le pont (mais, bien entendu, nous ne pouvons pas), j'ose dire que nous le verrions en train de hisser sa chemise de nuit, et de mettre à la voile ou de ramer vers nous dans son nid de grive. Quand il marche à la voile, il est assis, mais, pour ramer il se tient debout. Je vais vous dire maintenant comment il a eu sa rame.

Longtemps avant l'ouverture des portes, il retourne en volant, dans l'île, car il ne faut pas qu'on le voie (en effet, il n'est pas si humain que cela) ; mais il a aussi du temps pour jouer et il joue comme jouent les vrais enfants. Du moins il le croit, et, c'est l'une des particularités attendrissantes de son existence, il joue tout de travers. C'est que, vous le comprenez, il n'a personne pour lui dire comment jouent réellement les enfants, et les fées, étant toutes plus ou moins cachées jusqu'au soir, n'en savent rien. Encore que les

oiseaux prétendissent qu'elles pouvaient lui apprendre beaucoup de choses, il est admirable de voir combien elles en savaient peu. Elles lui dirent la vérité sur le jeu de cache-cache, mais les canards du Bassin eux-mêmes ne surent pas lui dire ce qui rendait le bassin si attrayant pour les enfants.

Le soir, les canards ont oublié tous les événements de la journée, sauf le nombre de morceaux de gâteau qu'on leur a jetés. Ce sont des gourmands, et ils déclarent que le gâteau n'est plus ce qu'il était quand ils étaient jeunes.

Ainsi Piter avait beaucoup à trouver par lui-même. Il jouait souvent à lancer des bateaux sur le Bassin, mais son bateau n'était qu'un cerceau qu'il avait trouvé sur l'herbe. Comme de juste, il n'avait jamais vu de cerceaux, et se demandait comment on pouvait jouer avec un cerceau ; il décida qu'on s'en servait pour jouer au bateau. Son cerceau coula, mais il le repêcha, et parfois il le traînait gaiement le long du bassin, et il était tout fier d'avoir découvert ce que les petits garçons font des cerceaux.

Une autre fois, ayant trouvé un seau d'enfant, il pensa que c'était pour s'asseoir et il s'y assit si

vivement qu'il eut toutes les peines du monde à en sortir. Il trouva aussi un ballon. Il était suspendu au-dessus de la Bosse absolument comme s'il jouait tout seul, et Piter le prit après une chasse passionnante. Mais il pensa que c'était une balle, et comme Jenny Wren lui avait dit que les enfants poussent les balles avec le pied, il lui donna un coup de pied, et après il ne put plus le retrouver nulle part.

La chose la plus extraordinaire peut-être qu'il ait trouvé fut une voiture d'enfant. C'était sous un tilleul, près l'entrée du Palais d'Hiver de la Reine des Fées (c'est-à-dire dans le cercle des sept châtaigniers espagnols). Piter s'en approcha avec prudence, car les oiseaux ne lui avaient jamais parlé de cette sorte d'objets ; craignant qu'il ne fût vivant, il lui adressa poliment la parole ; puis, ne recevant pas de réponse, il s'approcha davantage et le toucha avec précaution. Il lui donna une petite poussée, et la voiture courut un peu, ce qui donna à penser à Piter que, malgré tout, elle devait être vivante. Mais comme elle s'était éloignée de lui, il ne fut pas effrayé. Il étendit la main pour l'amener à lui, mais cette fois elle alla vers lui, et il fut si

effrayé qu'il bondit par-dessus les barrières et s'enfuit à son bateau. Il ne faut pas croire cependant que c'était un poltron, car il revint la nuit suivante avec une croûte d'une main et un bâton de l'autre, mais la voiture était partie, et il n'en vit plus jamais aucune autre . . . J'ai promis aussi de vous parler de sa rame. C'était une bêche d'enfant qu'il trouva près du puits de St. Govor, et il pensa que c'était une rame.

N'avez-vous pas pitié de Piter à le voir commettre de telles erreurs? Eh bien, je crois que c'est une sottise de votre part. Naturellement, on peut avoir pitié de lui une fois en passant, mais il serait tout à fait déplacé d'avoir pitié de lui tout le temps. Il estimait qu'il menait la vie la plus magnifique dans les Jardins, et une telle croyance équivaut à peu près à la réalité. Il jouait sans cesse, tandis que vous gâchez souvent votre temps à faire le chien fou ou Mary-Annish. Lui ne pouvait faire ni l'un ni l'autre, car il ne savait pas ce que c'était. Or, croyez-vous qu'il y ait là de quoi le plaindre?

Oh! Qu'il était joyeux. Il était autant de fois plus joyeux que vous, par exemple, que vous êtes de fois plus joyeux que votre père.

Quelquefois il était pris, tout à coup, d'un accès de joie sans mélange. Avez-vous vu un lévrier sauter les haies des Jardins? Voilà comment Piter les sautait. Songez aussi à la musique de sa flûte. Des messieurs qui rentraient chez eux la nuit ont écrit aux journaux qu'ils avaient entendu un rossignol dans les Jardins, mais c'est, en réalité, la flûte de Piter qu'ils avaient entendue. Naturellement, il n'avait pas de mère; d'ailleurs à quoi lui aurait-elle servi? Vous pouvez en être chagrinés pour lui, car j'ai l'intention de vous raconter, en dernier lieu, comment il revit sa mère. Ce furent les fées qui lui donnèrent ce bonheur.

## IV

### ON FERME !

L est horriblement difficile de savoir beaucoup de détails sur les fées ; il n'y a guère qu'une chose que l'on sache certainement, c'est qu'il y a des fées partout où il y a des enfants. Il y a longtemps, les Jardins étaient interdits aux enfants, et à cette époque il n'y avait pas de fées dans les Jardins. Quand les enfants y furent admis, les fées arrivèrent en foule le soir-même. Elles ne peuvent pas s'empêcher de suivre les enfants, mais il est rare que vous les aperceviez, d'abord parceque, le jour, elles vivent derrière les grilles, et qu'il ne vous est pas permis d'y aller, ensuite parce qu'elles sont rusées au possible. Elles ne sont plus du tout rusées après la Fermeture, mais jusqu'à la Fermeture, grands Dieux !

Quand vous étiez oiseaux, vous connaissiez

parfaitement bien les fées, et vous avez une foule de souvenirs à leur sujet au temps de votre enfance. C'est un grand malheur que vous n'ayiez pas pu les noter alors, car vous les oubliez peu à peu, si bien que j'ai entendu des enfants déclarer qu'ils n'avaient jamais vu de fées. Et très probablement, s'ils faisaient cette déclaration dans les Jardins de Kensington, ils se trouvaient au même moment en face d'une fée. Ce qui causait leur erreur, c'est que la fée prétendait être autre chose: c'est un de leurs meilleurs tours. Ordinairement, elles se font passer pour des fleurs parce que la cour des Fées se tient dans le bassin et qu'il s'y trouve beaucoup de fleurs ainsi que tout le long de l'Allée des Bébés, et qu'une fleur est, probablement, ce qui attire le moins l'attention. Elles s'habillent exactement comme les fleurs, et changent avec les saisons, devenant blanches avec les lis, bleues avec les bleuets, et ainsi de suite. L'époque des crocus et des jacinthes est celle qu'elles aiment le mieux, car elles ont des préférences pour leurs couleurs, mais les tulipes (sauf les blanches, qui sont le berceau des fées) leur déplaisent, et, parfois elles rejettent leur déguisement de tulipes pendant quelques jours,

de sorte que le meilleur moment pour les surprendre est le début de la saison des tulipes.

Quand elles croient que vous ne les regardez pas, elles s'écartent vivement, d'un joli saut de côté, mais si vous les regardez, et qu'elles craignent de n'avoir pas le temps de se cacher, elles ne bougent plus et font comme si elles étaient des fleurs. Puis, après que vous avez passé sans vous apercevoir que c'étaient des fées, elles courent chez elles et racontent à leur mère qu'elles ont eu une aventure extraordinaire. Le Bassin des Fées, vous vous le rappelez, est tout couvert de lierre (dont elles font leur huile de castor) avec des fleurs qui ont poussé çà et là. La plupart de ces fleurs sont de vraies fleurs, mais beaucoup aussi sont des fées. On ne peut jamais les reconnaître. Cependant un bon moyen, c'est de marcher en regardant de l'autre côté, puis de se retourner tout-à-coup ; un autre bon moyen, que nous essayons quelquefois, David et moi, c'est de les regarder fixement. Au bout d'un certain temps elles ne peuvent pas s'empêcher de cligner des yeux, et alors on est sûr que ce sont des fées. Il y en a aussi beaucoup le long de l'Allée des Bébés, qui est un des célèbres endroits ' nobles,'

comme on appelle les lieux fréquentés par les fées. Une fois vingt-quatre d'entre elles eurent une aventure extraordinaire. C'était une école de filles qui étaient allées faire une promenade avec la maîtresse, revêtues d'habits de jacinthes. Soudain la maîtresse mit son doigt sur sa bouche, elles s'arrêtèrent aussitôt à une place vide, et contrefirent les jacinthes. Malheureusement ce que la maîtresse avait entendu, c'étaient deux jardiniers qui venaient planter de nouvelles fleurs dans ce même carré. Ils traînaient une brouette remplie de fleurs et ils furent extrêmement surpris de voir la place prise. ‘ C'est dommage d'enlever ces jacinthes,’ dit l'un. ‘Ce sont les ordres du duc,’ répondit l'autre. Ils enlevèrent l'école, et ayant vidé la brouette, ils y placèrent les malheureuses fées terrifiées sur cinq rangs. Naturellement, ni la maîtresse ni les enfants n'osèrent montrer qu'elles étaient des fées, de sorte qu'elles furent transportées très loin, dans une serre, dont elles s'échappèrent à la nuit en abandonnant leurs souliers ; mais cette équipée fit du bruit, leurs parents se plaignirent, et l'école fut ruinée.

Quant à leurs maisons, on ne les remarque pas, car elles sont exactement le contraire de nos

maisons. On peut voir nos maisons le jour, mais on ne peut pas les voir la nuit. Eh bien, les leurs au contraire sont visibles la nuit et ne sont pas visibles le jour, car elles sont de la couleur de la nuit. Or je n'ai jamais connu personne qui pût voir la nuit pendant le jour. Cela ne veut pas dire qu'elles sont noires, car la nuit a ses couleurs tout comme le jour, mais point si brillantes. Leurs bleus, leurs rouges et leurs verts sont comme seraient les nôtres avec une lumière par derrière. Le palais est entièrement construit en verres multicolores et c'est bien la plus charmante de toutes les résidences royales, mais la reine se plaint parfois de ce que le peuple peut voir ce qu'elle fait. Les gens du peuple, qui sont très curieux, se pressent tout contre les vitres, et c'est pourquoi leur nez est plutôt camus. Les rues, qui ont des kilomètres de long, sont très sinueuses, et coupées de chaque côté de sentiers faits de laine brillante. Comme les oiseaux ont l'habitude de la voler pour leurs nids, un agent de police a été placé à chaque bout pour la garder.

Une des grandes différences qu'il y a entre les fées et nous, c'est qu'elles ne font jamais

rien d'utile. Quand le premier enfant éclata de rire pour la première fois, son rire se brisa en un million de morceaux, qui sautèrent de tous côtés. Ce fut l'origine des fées. Elles paraissent terriblement affairées, en vérité, comme si elles n'avaient pas un instant à perdre, mais si vous leur demandez ce qu'elles font, il leur est absolument impossible de vous le dire. Elles sont horriblement ignorantes, et elles ne font rien que pour la forme. Elles ont un facteur, mais il ne vient jamais avec sa petite boîte, si ce n'est le jour de Noël, et bien qu'elles aient de belles écoles, on n'y enseigne rien dedans. Le plus jeune enfant étant le chef, il est toujours choisi comme maître, et quand il a fait l'appel, tous les élèves sortent pour se promener et ne reviennent plus. C'est un fait tout à fait digne de remarque que dans les familles de fées, c'est toujours le plus jeune qui est le chef de la famille et devient ordinairement prince ou princesse. Les enfants s'en souviennent, et pensent qu'il en doit être de même chez les humains. C'est pourquoi ils sont souvent inquiets. Vous avez probablement remarqué que votre petite sœur veut faire

toutes sortes de choses que votre mère et la bonne ne veulent pas qu'elle fasse, comme de rester debout quand il faut s'asseoir, et de s'asseoir quand il faut rester debout, ou d'être éveillée quand il faudrait dormir, ou encore de se traîner par terre quand elle porte ses plus beaux habits, etc. ; peut-être mettez-vous ces actions sur le compte de la méchanceté. Il n'en est rien. Cela signifie simplement qu'elle fait ce qu'elle a vu faire aux fées. Elle commence par suivre leur exemple, et il faut à peu près deux ans pour qu'elle prenne des habitudes humaines. Les accès de colère, si terribles à calmer, qui sont d'habitude mis sur le compte des dents, ont une tout autre cause. Ils expriment une exaspération bien naturelle, qui vient de ce que nous ne la comprenons pas, bien qu'elle parle un langage intelligible. Elle parle le langage des fées. Et si les mères et les nourrices savent ce que ses réflexions signifient avant tout le monde, par exemple que 'guch' veut dire 'Donnez-le moi tout à la fois'; et 'wa,' 'Pourquoi portez-vous un chapeau si ridicule?' c'est que, comme elles vivent beaucoup avec les enfants, elles ont appris quelque chose du langage des fées.

## ON FERME

Dernièrement, David a rassemblé ses souvenirs sur la langue des fées, et, en prenant son front à deux mains, il s'est rappelé un certain nombre de phrases que je vous redirai quelque jour si je ne les oublie pas. Il les avait entendues au temps où il était une grive, et bien que je lui aie objecté que c'était peut-être le langage des oiseaux qu'il se rappelait, il soutient que non, car ces phrases ont trait à des farces et à des aventures, et les oiseaux ne savent parler de rien que de la construction de leurs nids. Il se rappelle précisément que les oiseaux allaient de place en place, comme les femmes vont de vitrine en vitrine, regardant les différents nids et disant: 'Ce n'est pas ma couleur, mon cher,' ou 'Comment voulez-vous faire avec enduit aussi peu solide?' et: 'Est-ce qu'il tiendra?' ou encore: 'Quelle affreuse garniture' et ainsi de suite.

Les fées sont des danseurs consommés. C'est pourquoi une des premières choses que font les bébés c'est de vous faire signe de danser devant eux et de crier quand vous dansez. Elles donnent leurs grands bals en plein air, dans ce qu'on appelle un cercle de fées.

## ON FERME

Pendant des semaines après le bal on peut voir le cercle sur l'herbe. Le cercle n'existe pas au début, mais elles le forment en valsant en rond. Quelquefois on trouve des champignons à l'intérieur du cercle; ce sont des sièges de fées que les domestiques ont oublié d'enlever. Les chaises et les cercles sont les seules marques de leur passage que ces petites créatures laissent derrière elles, et elles ne les laisseraient même pas si elles n'aimaient tellement la danse qu'elles attendent pour la quitter jusqu'au dernier moment, quand on ouvre les portes. David et moi nous avons trouvé un cercle de fées encore chaud.

Mais il y a encore un autre moyen de découvrir un bal avant qu'il ait eu lieu. Vous connaissez les tableaux qui indiquent l'heure de la fermeture des Jardins. Eh bien, ces rusées de fées changent subrepticement l'indication du tableau quand il doit y avoir bal la nuit, de sorte qu'il porte par exemple six heures et demie pour la fermeture des Jardins au lieu de sept heures. Cela leur permet de commencer une demi-heure plus tôt.

Si nous pouvions rester dans les Jardins

pendant une de ces nuits, comme fit la fameuse Maimie Mannering, nous assisterions à de délicieux spectacles. Des centaines d'aimables fées qui se hâtent vers le bal, les mariées portant leur anneau de mariage en guise de ceinture, les messieurs, tous en uniforme, tenant la traîne des dames, des porte-flambeaux qui courent sur les devants en portant des cerises d'hiver—les lanternes des fées ; le vestiaire où elles déposent leurs manteaux d'argent et prennent un ticket en échange ; les fleurs qui descendent en courant l'Allée des Bébés pour les regarder, et sont toujours les bienvenues parce qu'elles peuvent leur prêter des épingles ; la table du souper, présidée par la Reine Mab, derrière la chaise de qui se tient le Grand Chambellan qui porte un pissenlit sur lequel il souffle quand Sa Majesté veut savoir l'heure. La nappe varie suivant les saisons : en mai elle se compose de bourgeons de châtaignier. Voici comment procèdent les domestiques des fées. Une vingtaine d'entre elles—des hommes s'entend—grimpent sur les arbres et secouent les branches, et les bourgeons tombent comme de la neige. Puis les femmes balaient sur les bords de façon à les réunir jus-

qu'à ce qu'ils forment exactement une nappe. Et voilà comment elles font une nappe.

Elles ont de vrais verres et trois qualités de vrai vin, du vin d'épine noire, du vin d'épine vinette, et du vin de primevère. C'est la reine qui verse, mais les bouteilles sont si lourdes qu'elle peut à peine verser. Le repas commence par du pain et du beurre, et il y en a gros comme un morceau de trois sous. Il y a des gâteaux pour finir, mais ils sont si petits qu'il ne reste jamais de miettes. Les fées sont assises en cercle sur des champignons ; elles commencent par avoir une tenue parfaite et elles se tiennent bien à table, mais bientôt elles ne se tiennent plus aussi bien, elles mettent leurs doigts dans le beurre, qui est extrait des racines de vieux arbres, et il y en a, les affreuses créatures, qui se traînent sur la nappe et font la chasse au sucre et aux autres friandises, avec leur langue. Quand la Reine s'en aperçoit, elle fait signe aux domestiques de desservir. Alors chacun se dispose à la danse : la Reine prend la tête du cortège et le grand Chambellan vient derrière elle, portant deux petits pots dont l'un contient du suc de giroflée jaune et l'autre celui du Sceau de Salomon. Le suc de

giroflée jaune est bon pour ranimer les danseurs qui tombent à terre dans leur ardeur, et celui du Sceau de Salomon est pour les contusions. Les danseurs se blessent très facilement, et quand Piter joue de plus en plus vite, ils dansent jusqu'à ce qu'ils tombent victimes de leur ardeur. Car—vous le comprenez sans que je vous le dise—c'est Piter Pan qui constitue l'orchestre des fées. Il s'assied au milieu du cercle, et les danseurs ne s'imaginent pas qu'ils pourraient avoir sans lui une danse convenable. Les initiales ' P. P.' sont marquées au coin des cartes d'invitation qu'envoient les familles qui se respectent. Mais ce sont aussi des créatures reconnaissantes, puisque au bal de majorité de la princesse (la majorité se place au second anniversaire et elles ont un anniversaire tous les mois) elles lui permirent de réaliser le souhait de son cœur.

Voici comment elles s'y prirent. La Reine le fit mettre à genoux, puis elle lui déclara qu'en récompense de son talent de musicien, elle réaliserait le souhait de son cœur. Alors les fées se rassemblèrent autour de Piter, désireuses d'apprendre en quoi consistait le souhait de

son cœur. Mais il hésita longtemps, ne sachant pas lui-même exactement ce qu'il souhaitait.

'Si je choisissais de retourner auprès de ma mère?' demanda-t-il à la fin, 'pourriez-vous réaliser ce souhait?'

Cette demande ne laissa pas de les embarrasser, car s'il retournait auprès de sa mère, elles seraient privées de sa musique. Aussi la Reine baissa dédaigneusement le nez et dit: 'Peuh! formule un souhait qui soit plus important que celui-là.'

'C'est donc un tout petit souhait?' demanda-t-il.

'Aussi petit que ceci,' répondit la Reine en mettant ses deux mains l'une contre l'autre.

'Quelle est la taille d'un gros souhait,' demanda-t-il.

Elle indiqua la mesure sur le pan de sa robe, et cela faisait une très jolie longueur.

Alors Piter réfléchit, et dit: 'Eh bien alors, je crois que je formulerai deux petits souhaits au lieu d'un gros.'

Naturellement, les fées ne pouvaient qu'accepter, quoique son attitude ne laissât pas de les choquer. Il déclara alors que son premier souhait était d'aller auprès de sa mère, mais avec le droit de

retourner dans les Jardins, s'il ne trouvait pas un bon accueil auprès d'elle. Quant au second souhait, il désirait le réserver. Les fées essayèrent de le dissuader, et elles lui firent toutes sortes d'objections.

'Je peux te donner le pouvoir de voler à la maison maternelle,' dit la Reine, 'mais je ne peux pas ouvrir la porte pour toi.'

'La fenêtre par où je me suis envolé sera ouverte,' dit Piter confidentiellement. 'Ma mère la laisse toujours ouverte dans l'espoir que je reviendrai.'

'Comment le sais-tu ?' demandèrent-elles, tout à fait surprises, et, en fait, Piter ne pouvait expliquer comment il le savait.

'Je le sais,' dit-il.

Comme il persistait dans son désir, il ne leur restait plus qu'à le satisfaire. Voici comment elles lui donnèrent le pouvoir de voler. Elles le chatouillèrent toutes à l'épaule ; il y sentit aussitôt une démangeaison, il s'éleva de plus en plus haut, et s'envola hors des Jardins par-dessus les toits des maisons. C'était si délicieux, qu'au lieu de voler droit à sa maison, il se promena de St. Paul au Palais de Cristal et revint par

le fleuve et Regent's Park ; si bien qu'au moment où il arriva à la fenêtre de sa mère, il avait arrêté dans son esprit que son second souhait serait de devenir un oiseau.

La fenêtre était précisément ouverte, comme il l'avait deviné ; il se glissa à l'intérieur, et trouva sa mère endormie. Piter se posa doucement sur le bois au pied du lit et jeta un bon regard sur sa mère. Elle reposait, la tête sur la main, et le creux de l'oreiller était comme un nid couvert des flots de sa chevelure noire. Il se souvint, quoiqu'il l'eût oublié pendant longtemps, qu'elle mettait toujours ses cheveux en liberté pour la nuit. Comme l'étoffe de son vêtement de nuit était douce ! Il était très heureux d'avoir une mère aussi jolie.

Mais elle paraissait triste, et il savait pourquoi elle paraissait triste. Un de ses bras remuait comme si elle voulait embrasser quelque chose, et il savait ce qu'elle voulait embrasser.

'O ma mère,' se dit Piter, 'si vous saviez qui est justement assis au pied de votre lit.'

Très gentiment, il toucha le petit rempart que faisaient les pieds de sa mère et il put voir que cela lui était agréable. Il savait qu'il n'avait

qu'à dire : 'Mère,' aussi doucement qu'il voudrait, et qu'elle s'éveillerait. Une mère s'éveille toujours subitement si c'est vous qui dîtes son nom. Alors quel cri joyeux elle pousserait, comme elle le serrerait tendrement dans ses bras. Quelle douceur ce serait pour lui, quel plaisir délicieux et exquis pour elle. Telles étaient—j'en ai peur—les pensées de Piter. En retournant auprès de sa mère, il ne douta pas un instant qu'il lui apportait le plus grand bonheur qu'une femme peut avoir. Rien ne peut être plus beau, pensait-il, que d'avoir un petit garçon à soi. Quel orgueil pour une mère ! Et d'ailleurs c'est parfaitement juste et naturel.

Mais pourquoi Piter reste-t-il si longtemps assis sur le bois du lit, pourquoi ne dit-il pas à sa mère qu'il est revenu ?

Pour dire toute la vérité, il était partagé entre deux pensées. Par moments, il regardait longuement sa mère, et par moments, il regardait longuement la fenêtre. Sans doute, il lui serait agréable de redevenir son enfant, mais, d'un autre côté, quels bons moments il avait passés dans les Jardins ! Etait-il sûr d'avoir autant de joies quand il porterait de nouveau des

habits ? il sauta du lit, et ouvrit des tiroirs pour jeter un regard sur ses anciens vêtements. Ils étaient encore là, mais il n'arrivait pas à se rappeler comment on les mettait. Les chaussettes, par exemple, se portaient-elles aux mains, ou aux pieds ? Il était en train d'en essayer une à sa main quand il lui arriva une grande aventure. Peut-être le tiroir avait-il craqué ; en tout cas, sa mère s'éveillait, car il l'entendit qui disait : ' Piter,' comme si c'était le mot le plus joli de toute la langue. Il resta assis sur le plancher et retint son souffle, se demandant comment elle savait qu'il était revenu. Si elle disait, ' Piter,' encore une fois, il était décidé à crier, ' Maman,' et à courir à elle. Mais elle ne parla plus, elle fit seulement entendre quelques gémissements, et quand il s'approcha d'elle, elle était de nouveau endormie, et des larmes coulaient sur sa figure.

Cette vue rendit Piter très malheureux. Que pensez-vous qu'il fit aussitôt ? S'asseyant au pied du lit, il se mit à jouer une belle berceuse à sa mère sur sa flûte : il se surpassa lui-même en l'exécutant, et il ne cessa pas de jouer jusqu'à ce qu'elle lui parut rassérénée.

Il pensait avoir si bien joué qu'il pût à peine

s'empêcher d'éveiller sa mère pour l'entendre dire: 'O Piter, comme tu joues délicieusement!' Cependant, comme elle lui semblait tranquille maintenant, il jeta de nouveau des regards sur la fenêtre. Il ne faut pas croire qu'il méditait de s'envoler pour ne plus revenir. Il avait définitivement décidé d'être le petit garçon de sa mère, mais il se demandait s'il devait commencer cette nuit. C'était le second souhait qui l'embarrassait. Il n'avait plus le désir d'être un oiseau, mais il lui semblait regrettable de ne pas formuler un second souhait, et, naturellement, il ne pouvait le formuler sans revenir auprès des fées. De plus, s'il tardait trop à présenter sa demande, cela pourrait tourner mal. Il se demanda s'il n'avait pas été un mauvais cœur de s'envoler sans dire adieu à Salomon. 'J'aimerais beaucoup naviguer dans mon bateau encore une fois,' dit-il pensivement à sa mère endormie. Il discutait avec elle absolument comme si elle eût pu l'entendre. 'Ce serait si beau de raconter cette aventure aux oiseaux,' ajouta-t-il d'un ton câlin. 'Je promets de revenir,' conclut-il enfin solennellement, et il le pensait comme il le disait.

Et à la fin, il s'envola. Deux fois, il revint de la fenêtre, avec le désir d'embrasser sa mère, mais il craignait que la joie ne l'éveillât, de sorte qu'il finit par lui jouer un beau baiser sur sa flûte, puis il s'envola vers les Jardins.

Des nuits et même des mois passèrent avant qu'il demandât aux fées d'accomplir son second souhait. Je ne suis pas tout a fait sûr de connaître toutes les raisons de ce retard. D'abord, il avait une foule d'adieux à faire non seulement à ses amis personnels, mais encore à mille lieux favoris. Puis il avait à faire sa dernière promenade en bateau, et sa tout à fait dernière, et la dernière des dernières, etc. . . . De plus un grand nombre de repas d'adieux étaient donnés en son honneur. Enfin, une dernière raison, qui était digne de considération, c'est qu'après tout il n'était pas pressé, car sa mère ne se lasserait jamais de l'attendre. Cette dernière raison déplaisait au vieux Salomon, car c'était un encouragement pour les oiseaux à remettre au lendemain. Salomon possédait plusieurs proverbes excellents pour les animer à l'ouvrage. ' Ne remettez jamais au lendemain parce que vous pourriez encore remettre au lendemain.' ' En ce monde, on n'a de

la chance qu'une fois.' Et voici que Piter, par sa conduite, détruisait tout leur bon effet. Les oiseaux se le disaient entre eux, et prenaient des habitudes de paresse.

Cependant, croyez-le, encore que Piter ne s'empressât pas de retourner auprès de sa mère, il était tout à fait décidé à y retourner. La meilleure preuve en était sa prudence vis-à-vis des fées. Elles se demandaient avec anxiété s'il resterait dans les Jardins pour leur jouer de la musique, et pour éluder le souhait, elles essayaient de surprendre Piter, en l'amenant à faire des remarques comme celles-ci : 'Je souhaite que l'herbe ne soit pas aussi humide.' Il y en avait qui dansaient à contre-temps dans l'espoir qu'il s'écrierait : 'Je voudrais bien que vous dansiez en mesure.' Alors elles lui auraient dit que c'était son second souhait. Mais il déjouait leurs ruses, et quoique plus d'une fois il eût commencé à dire : 'Je souhai . . .' il s'arrêtait toujours à temps. Aussi, quand, à la fin, il leur dit bravement : 'Je veux maintenant revenir pour toujours auprès de ma mère,' elles n'eurent qu'à chatouiller ses épaules et à le laisser partir. Il avait fini par être pressé, parce qu'il avait rêvé que sa mère pleurait, et qu'il savait

pourquoi elle pleurait, et qu'un baiser de son admirable Piter la ferait bientôt sourire. Oh ! il en était sûr et il était si pressé d'aller se nicher dans ses bras que, cette fois, il vola droit à la fenêtre qui était toujours ouverte pour lui.

Mais la fenêtre était fermée, et il y avait des barres de fer, et, en regardant à l'intérieur, il vit sa mère qui dormait paisiblement en tenant dans ses bras un autre enfant.

Piter appela sa maman : ' Maman ! ' mais elle ne l'entendit pas ; en vain, il frappa de ses petits bras contre les barres de fer. Il dut s'envoler en sanglotant vers les Jardins, et il ne revit plus jamais sa mère chérie. Quel glorieux enfant il avait l'intention d'être pour elle ! Ah ! Piter ! lorsque nous avons commis une grave faute, combien notre conduite serait différente, une seconde fois, si l'occasion se représentait. Mais Salomon avait raison : l'occasion ne se représente pas pour la plupart d'entre nous. Quand nous arrivons à la fenêtre, l'Heure de la Fermeture est sonnée. Les barres de fer sont mises pour la vie.

## V

### LA PETITE MAISON

OUT le monde a entendu parler de la Petite Maison des Jardins de Kensington, qui est la seule maison au monde que les fées aient bâtie pour les hommes. Mais personne ne l'a réellement vue, à part trois ou quatre privilégiés, qui non seulement l'ont vue mais encore y ont couché, et, à moins d'y coucher vous ne la verrez jamais. En effet, elle n'y est pas quand vous êtes couché, mais elle y est quand vous vous éveillez et que vous sortez.

D une certaine façon tout le monde peut la voir. Mais ce que l'on voit en réalité, ce n'est pas elle, c'est seulement la lumière qui vient de ses fenêtres. On voit la lumière après la Fermeture. David, par exemple, l'a vue très distinctement au loin à travers les arbres, comme nous rentrions chez nous en revenant de la pantomime, et Olivier

Bailey l'a vue la nuit où il est resté si tard au Temple,—c'est le nom du bureau de son père. Angèle Clare, qui aime se faire arracher des dents, parce que, chaque fois, on la mène prendre du thé dans une boutique, a vu plus d'une lumière, elle en a vu des centaines à la fois. Ce devaient être les fées en train de bâtir la maison, car elles la construisent chaque nuit, et toujours dans un endroit différent des Jardins. Il lui sembla que l'une des lumières était plus haute que les autres, mais elle n'en est pas tout à fait sûre, car les lumières sautaient, et il peut se faire qu'une autre ait été plus haute que celle-là. Mais s'il y en avait une, c'était la lumière de Piter Pan. Une foule d'enfants ont vu la lumière, de sorte que ce detail n'a plus d'importance. Mais Maimie Mannering fut la fameuse petite fille pour qui la maison fut construite la première fois.

Maimie était plutôt une étrange petite fille, et c'est la nuit qu'elle était étrange. Elle avait quatre ans, et le jour elle était comme tout le monde. Elle était heureuse quand son frère Tony, un magnifique gaillard de six ans, faisait attention à elle et lui donnait raison. Elle s'efforçait en vain de l'imiter, et était plus flattée que

fâchée quand il lui donnait une poussée. Ou encore, quand elle servait, au jeu de balle, elle s'arrêtait, quoique la balle fût en l'air, pour vous faire remarquer qu'elle portait des souliers neufs. Le jour, donc, elle était absolument comme toutes les autres. Mais quand tombaient les ombres de la nuit, Tony, le glorieux Tony, cessait de mépriser Maimie, et la regardait avec crainte. Et ce n'est pas étonnant, car, avec la nuit, son regard prenait une expression que je ne puis caractériser que par le mot d'extraordinaire. Et c'était un regard serein qui contrastait avec les regards gênés de Tony. Alors il voulait lui faire cadeau de ses jeux favoris (qu'il lui aurait d'ailleurs repris le lendemain), et elle les acceptait avec un sourire troublant. Or, s'il devenait si aimable et elle si mystérieuse, c'était, en résumé, parce qu'ils savaient que le moment était venu où l'on allait les envoyer au lit. C'était alors que Maimie était terrible. Tony la suppliait de ne pas le faire cette nuit ; sa mère et leur nourrice aux belles couleurs la menaçaient, mais Maimie se contentait de sourire de son sourire inquiétant. Et bientôt, quand ils étaient seuls, la veilleuse allumée, elle se levait sur le lit en criant : ' Hoh ? qu'est-ce que

c'est ? ' Tony la suppliait : ' Ce n'est rien, je t'en prie, Maimie, ce n'est rien,' et il mettait sa tête sous la couverture. Et elle de crier : ' Elle s'approche. Oh ! regarde, Tony. Elle touche ton lit avec ses cornes, elle va te transpercer. Oh ! Tony. Oh ! ' et elle ne s'arrêtait pas jusqu'à ce qu'il se précipitât en bas en poussant des cris. Et quand on montait pour fouetter Maimie, on la trouvait régulièrement en train de dormir, non pas de faire semblant, notez bien, mais de dormir vraiment, pareille au plus joli des petits anges, et il me semble bien que personne ne s'acquitte mieux que les anges de cette tâche.

Mais, naturellement, c'était pendant le jour qu'ils étaient dans les Jardins, et alors Tony parlait avec assurance. On pouvait conclure de ses discours qu'il était un petit garçon très brave, et personne n'en était aussi fier que Maimie. Elle aurait aimé porter un écriteau disant qu'elle était sa sœur.

Et jamais elle ne l'avait tant admiré que quand il lui dit, comme il l'avait fait souvent avec une magnifique assurance, qu'un jour il s'arrangerait pour rester dans les Jardins, après la fermeture des portes.

'O! Tony,' lui aurait-elle dit, avec un respect profond, 'les Fées en seraient si fâchées!'

'Je le pense bien,' dit-il, avec insouciance.

'Qui sait,' dit-elle, en frissonnant, 'si Piter Pan ne t'emporterait pas dans sa barque!'

'J'irais volontiers avec lui,' répliqua Tony.

Il n'est pas étonnant après cela qu'elle fût fière de lui.

Mais ils n'auraient pas dû parler si haut, car un jour ils furent entendus par une Fée, qui était en train de ramasser des squelettes de feuilles, avec lesquels ce petit peuple tissait ses rideaux d'été; dès ce moment Tony fut désigné à leur vengeance: quand il allait s'asseoir sur les barres de clôture, elles écartaient la barrière de sorte qu'il tombait sur la nuque; d'autres fois, elles le faisaient chavirer, en le tirant par le lacet de son soulier; elles corrompaient les canards pour les engager à couler son bateau.

Presque tous les accidents désagréables qui vous arrivent dans les champs viennent de ce que les Fées vous en veulent, voilà pourquoi vous devez être très attentifs à la façon dont vous parlez d'elles.

Maimie était une de ces personnes qui aiment

bien fixer une date à chaque action, mais Tony n'était pas du tout comme elle, et quand elle lui demanda quel jour il comptait rester dans les Jardins après la Fermeture, il répondit simplement : 'Un de ces jours.' Il était très indécis sur le choix du jour, sauf quand elle lui demandait : 'Est-ce pour aujourd'hui ?' Alors il n'hésitait pas à répondre : 'Non.' Elle comprit enfin qu'il attendait une bonne occasion.

Ceci nous amène à un après-midi où le jardin était blanc de neige et l'étang couvert de glace ; la glace n'était pas assez épaisse pour y patiner, mais du moins on pouvait s'amuser à y lancer des pierres, et plusieurs aimables enfants, petits garçons et petites filles, ne s'en privaient pas.

Quand Tony et sa sœur arrivèrent, ils voulurent aller droit à l'étang, mais leur gouvernante leur dit qu'ils devaient d'abord se réchauffer par une marche vive ; en disant cela, elle jeta un coup d'œil au tableau pour voir à quelle heure les Jardins se fermaient ce jour-là.

Le tableau indiquait cinq heures et demie. Pauvre gouvernante ! c'était une de ces femmes heureuses de voir tant de beaux enfants dans le monde ; mais elle ne devait pas rire beaucoup ce

jour-là. Ils partirent donc pour l'Allée des Bébés et en revinrent ; mais en voyant de nouveau le tableau des heures, la gouvernante fut surprise de voir qu'il marquait maintenant cinq heures pour la fermeture. Elle n'était pas au courant des mauvais tours des fées, de sorte qu'elle ne remarqua pas (comme Maimie et Tony le virent a l'instant) que c'étaient elles qui avaient changé l'heure parce que ce soir-là il devait y avoir un bal. Elle dit donc qu'on n'avait plus que le temps de monter jusqu'au sommet de la Bosse et d'en redescendre, et pendant qu'ils y allaient avec elle, elle ne se doutait pas le moins du monde de ce qui faisait tressaillir leur cœur d'enfants. Il se présentait une occasion de voir un bal de fées. Tony comprit que jamais il ne pouvait en espérer une meilleure. Il devait le sentir ; Maimie le sentait si bien pour lui. Ses yeux ardents lui adressaient la question : 'Est-ce pour aujourd'hui ?' Il respira bruyamment et fit un signe affirmatif. Maimie glissa sa main dans celle de Tony ; celle de la fillette était brûlante, mais celle de Tony était froide. Elle fit une chose très gentille, elle retira son écharpe et la lui passa en disant : 'Au cas où tu aurais froid.'

Sa figure était enflammée, mais celle de Tony était maussade.

Comme ils faisaient le tour de la Bosse, il lui chuchota à l'oreille : J'ai peur que Bobonne me voie ; je ne pourrais pas le faire. Maimie l'admira plus que jamais de voir qu'il n'avait peur que de sa bonne, alors qu'il y avait à craindre tant de terribles choses inconnues. ' Tony, je te défie à la course jusqu'aux portes' ; puis à voix basse : ' Alors tu pourras te cacher.' Ils se mirent donc à courir. Tony pouvait toujours la dépasser facilement, mais jamais elle n'aurait soupçonné qu'il pût atteindre une pareille vitesse, et elle était sûre que s'il allait si vite, c'était à fin d'avoir plus de temps pour se cacher. ' Bravo ! bravo !' criait-elle, en le regardant avec attendrissement, lorsque tout-à-coup elle eut une cruelle déception : au lieu de se cacher, Tony avait dépassé les portes. A ce triste spectacle, elle s'arrêta court comme si elle venait d'épuiser tous ses trésors de tendresse, et ce n'est que son profond dédain qui l'empêcha de sangloter. Transportée d'indignation contre cette flagrante couardise, elle courut au Puits de St. Govor, et s'y cacha à la place de Tony.

Quand la Gouvernante fut arrivée à la porte, voyant au loin Tony devant elle, elle crut que l'autre enfant était avec lui, et elle sortit du jardin. Le crépuscule s'étendait sur les Jardins et beaucoup de personnes sortaient en se pressant; la dernière passa, mais Maimie ne les vit pas. Elle avait les yeux fermés, pleins de larmes amères.

Quand elle les ouvrit, un froid glacial courut sur ses membres et s'abattit sur son cœur: c'était le morne silence des Jardins. Puis elle entendit clong, clong, et encore clong, clong et de tous les côtés ce son lugubre arriva. C'était la Fermeture.

Dès que le dernier son de cloche se fut éteint, Maimie entendit distinctement une voix qui disait: 'Alors tout va bien'; c'était un bruit de bois qui semblait venir d'en haut, et, levant les yeux, elle vit distinctement un peuplier qui s'étirait les bras en bâillant. Elle était sur le point de dire: 'Je ne savais pas que vous parliez,' lorsque une voix métallique, qui paraissait partir de l'orifice du puits, dit au peuplier: 'il doit faire assez frais là-haut'; à quoi le peuplier répondit: 'Pas trop, mais on est vraiment engourdi de se tenir si longtemps sur un seul pied'; et il agita vigoureusement ses bras, comme font les cochers

avant de se mettre en route par un temps glacial. Maimie était très surprise de voir que plusieurs autres grands arbres faisaient de même. Étant allée insensiblement du côté de l'Allée des Bébés, elle se glissa sous un yeuse de Minorque qui secoua ses épaules sans faire attention à elle.

Elle n'avait pas du tout froid ; elle portait une pelisse d'une couleur roussâtre, le capuchon sur la tête, de sorte que l'on ne pouvait voir que son bon petit visage et ses boucles. Tout le reste était si bien caché dans tant de chauds vêtements qu'elle avait plutôt l'air d'une boule mouvante. Elle avait environ quarante pouces de tour de taille.

Il se passait bien des choses à l'Allée des Bébés, où Maimie arriva à temps pour voir un magnolia et un lilas de Perse traverser la barrière et partir pour une longue promenade. Ils avançaient à la vérité par saccades, mais c'était parce qu'ils portaient des béquilles. Une branche de sureau clopinait sur l'allée, et causait avec de jeunes coings ; tous allaient sur des béquilles ; ces béquilles c'étaient les tuteurs que l'on met aux arbustes et aux jeunes plantes ; c'étaient là des objets très familiers à Maimie, mais jusqu'à

cette nuit, elle n'avait jamais su à quoi ils servaient.

Sortant de sa cachette, elle se montra sur la route et vit la première Fée. Elle avait l'air d'un petit garçon des rues, courant sur la route, en côtoyant les saules. Voici ce qu'elle faisait : elle pressait un ressort sur le tronc des arbres et ceux-ci se fermaient comme des parapluies, couvrant de neige les pauvres petites plantes qui étaient derrière eux. 'O ! le méchant, méchant enfant,' s'écria Maimie indignée, car elle savait ce que c'est que d'avoir un parapluie ruisselant sur la tête.

Fort heureusement la cruelle créature était déjà trop loin pour l'entendre, mais un chrysanthème l'entendit et dit si distinctement : 'Hoity-toity, qu'est-ce que cela ?' qu'elle dut sortir et se montrer. Alors tout le règne végétal fut très embarrassé et ne sut plus que faire. Après avoir chuchoté avec ses voisins, un fusain dit : 'Sans doute, cela ne nous regarde pas, mais vous savez très bien que vous ne devriez pas être ici ; notre devoir serait peut-être de vous remettre entre les mains des Fées. Qu'en pensez-vous ?' 'Je pense que vous ne devez pas faire cela,' répondit Maimie.

Ils furent si étonnés de sa réponse, qu'ils dirent avec vivacité qu'il n'y avait pas à raisonner avec elle. 'Je ne vous l'aurais pas demandé,' leur déclara-t-elle, 'si je le croyais déraisonnable.' Après cela, naturellement, ils ne pouvaient pas la dénoncer ; alors pour dire quelque chose, ils dirent: 'Ainsi va le monde' et 'Ce que c'est que de nous,' car ils savent être affreusement sarcastiques, quand ils veulent. Elle plaignait sincèrement ceux d'entre eux qui n'avaient pas de béquilles, et elle dit sans façons : 'Avant d'aller au bal des Fées, je voudrais vous faire faire à chacun une petite promenade, vous pouvez vous appuyer sur moi, ne vous gênez pas.'

A cette proposition, ils battirent des mains ; elle les conduisit donc un à un jusqu'à l'Allée des Bébés, et les ramena à leur place, en soutenant les plus frêles du doigt ou de la main, et en redressant les jambes de ceux qui étaient par trop ridicules ; traitant les étrangers aussi poliment que les anglais, bien qu'elle ne pût comprendre un seul mot de ce qu'ils disaient.

Ils se conduisirent bien, en général. Quelques-uns cependant boudèrent, sous prétexte qu'elle

ne les avait pas conduits aussi loin que Nancy, que Grâce et que Dorothée. D'autres l'égratignèrent, mais c'était sans le vouloir, et elle était trop grande dame pour pleurer. A tant marcher, elle se fatigua ; elle était impatiente d'aller au bal, mais elle n'était plus effrayée. Si elle n'avait plus peur, c'est qu'à présent il faisait nuit, et vous vous souvenez que dans l'obscurité Maimie était extraordinairement brave.

Maintenant, ils n'osaient pas la laisser partir. 'Si les fées vous voient,' lui disaient-ils, 'elles vous feront du mal, elles vous blesseront mortellement, ou vous obligeront à soigner leurs enfants ; ou bien encore elles vous changeront en quelque chose d'ennuyeux comme un chêne-vert.' En disant cela, ils regardaient un chêne-vert avec une compassion affectée, car en hiver ils étaient très jaloux des arbres verts.

'Oh ! là !' répliqua le chêne-vert, ironique, 'quelle délicieuse chose de se sentir confortablement boutonné jusqu' au menton, et de vous voir, vous autres pauvres créatures, nues et tremblantes !' Cette riposte les rendit moroses, bien qu'en réalité ils fussent résignés à leur sort ; ils firent à Maimie une sombre peinture des

dangers auxquels elle s'exposerait si elle insistait pour aller à ce bal.

Elle apprit d'un coudrier-pourpre que la Cour n'avait pas sa bonne humeur habituelle, à cause des peines de cœur du Duc de Christmas Daisies. C'était une Fée orientale de sexe masculin et qui souffrait d'un mal horrible, l'incapacité d'aimer. Il avait déjà essayé plusieurs fois, dans différents pays ; mais il n'avait jamais pu y réussir. La reine Mab, qui gouverne les Jardins, avait eu l'espoir que ses filles le charmeraient, mais, hélas ! son cœur, dit le docteur, est resté froid. Cet insupportable docteur, qui était son médecin particulier, tâtait le cœur du Duc aussitôt qu'une dame lui était présentée et chaque fois, il hochait sa tête chauve, en murmurant, ' Froid, tout à fait froid.' Naturellement, la reine Mab se crut déshonorée ; tout d'abord, elle ordonna à sa cour de se plonger dans les larmes pendant neuf minutes ; ensuite elle condamna les jeunes amours à porter le bonnet d'âne jusqu'à ce qu'ils parvinssent à dégeler le cœur glacé du Duc.

' Ah ! ce que je voudrais voir les amours avec leurs chers petits bonnets d'âne ! ' s'écria Maimie,

et aussitôt elle courut les chercher, ce qui était très imprudent, car Cupidon n'aime pas que l'on se moque de lui. Il est toujours très facile de découvrir où se tient un bal de Fées, car les rues sont tendues de rubans tout à l'entour, afin que les invités puissent arriver sans mouiller leurs escarpins. Ce soir-là, les rubans étaient rouges et faisaient un très bel effet sur la neige.

Maimie suivit un de ces rubans pendant un certain temps sans rencontrer personne ; à la fin, elle vit une cavalcade de Fées qui s'approchait. A sa surprise, elles paraissaient revenir du bal ; elle eut juste le temps de se dissimuler en pliant les genoux, et en étendant les bras pour figurer une chaise de jardin.

Il y avait six cavaliers en avant et six en arrière ; entre ces deux escortes, marchait une grande dame, avec une longue traîne, tenue par deux pages, et sur cette traîne, comme si c'était un hamac, était étendue une belle fille ; c'est ainsi que voyage d'habitude l'aristocratie des Fées. Elle était habillée en pluie d'or ; mais la partie la plus enviable de sa personne, c'était son cou, qui était bleu et qui avait la douceur du velours, laissant voir, naturellement, un collier

de diamants comme aucune gorge d'albâtre n'en a jamais porté. Les Fées de haute naissance arrivent à cette admirable effet en se piquant la peau ; leur sang bleu afflue à la surface et leur teint la peau. Vous ne pouvez pas imaginer quelque chose d'aussi éblouissant à moins que vous n'ayez vu des bustes de femme aux devantures des joailliers.

Maimie remarqua aussi que les gens de la cavalcade semblaient être dans une grande colère, allongeant le nez plus qu'il ne convient même à des Fées de l'allonger, et Maimie en conclut qu'il devait s'être présenté un nouveau cas où le docteur avait dit : ‘ Froid, tout à fait froid.'

Elle suivit donc son ruban jusqu'à un endroit où il faisait le pont au-dessus d'un bourbier. Une Fée était tombée dans ce bourbier, et elle était incapable d'en sortir. D'abord cette petite dame fut effrayée de voir Maimie, qui très gentiment s'était portée à son secours ; mais bientôt elle s'assit sur sa main et commença à causer gaiement, disant qu'elle se nommait Brownie et que, quoique simple chanteuse des rues, elle avait résolu d'aller au bal pour voir si le Duc voudrait d'elle.

'Sans doute,' dit-elle, 'je suis plutôt laide,' et cela mit Maimie dans l'embarras, car en réalité la pauvre créature était presque tout à fait laide pour une Fée. Il était difficile de répondre.

'Je le vois bien,' dit Brownie, 'en balbutiant, 'vous croyez que je n'ai aucune chance de réussir.'

'Je ne dis pas cela,' répondit Maimie poliment. 'Sans doute votre visage est un peu simple, mais——' Franchement, elle se sentait tout à fait gênée.

Heureusement, elle se souvint qu'un jour son père était allé dans un bazar à la mode où les plus jolies femmes de Londres étaient exposées, et où l'on pouvait les voir pour trois francs. En rentrant chez lui, au lieu de remarquer la laideur de la mère de Maimie, il lui avait dit : 'Tu ne peux pas t'imaginer, ma chère, combien cela repose de retrouver une bonne figure sans prétention.'

Maimie raconta donc cette histoire, qui réconforta grandement Brownie. Elle n'eut plus le moindre doute que le Duc ne lui donnât la préférence. Elle courut donc en toute hâte sur le ruban en criant à Maimie de ne pas la suivre, car la Reine lui ferait du mal.

Mais la curiosité de Maimie l'entraîna ; la voilà près des sept châtaigniers d'Espagne où elle vit une magnifique lumière ; elle se faufila jusqu'à ce qu'elle fut tout près, et là elle regarda, cachée derrière un arbre.

La lumière qui était comme un globe au-dessus du sol, provenait de milliers de vers luisants qui, se tenant les uns les autres, formaient une sorte de dais au-dessus du cercle des danseurs. Il y avait des milliers de petits spectateurs ; mais ils demeuraient dans l'ombre et ils avaient l'air de souillons, comparés aux glorieuses créatures, admises dans le cercle lumineux ; elles étaient si étrangement brillantes, que Maimie clignait fortement des yeux, chaque fois qu'elle les regardait.

Il était surprenant et même irritant à son avis que le Duc de Christmas Daisies put rester un moment sans tomber amoureux, et cependant Sa Sombre Grâce ne connaissait pas encore l'amour. On pouvait s'en rendre compte à l'air honteux de la Reine et de sa cour (qui prétendaient toutefois ne pas s'en soucier) à la façon dont les chères dames amenées devant lui pour briguer ses suffrages fondaient en larmes

quand on leur disait de se retirer—et enfin à l'aspect infiniment lugubre du Duc.

Maimie voyait aussi le docteur solennel qui tâtait le cœur du Duc, et l'entendait pousser son cri de perroquet. Elle plaignait surtout les pauvres amours, qui se tenaient dans un coin sombre avec leurs bonnets d'âne et, chaque fois qu'ils entendaient le cri : 'Froid, tout à fait froid,' baissaient leurs petites têtes chagrines.

Elle était contrariée de ne pas voir Piter Pan, et je ne veux pas tarder à vous dire pourquoi il était en retard ce soir-là. C'était parce que sa barque avait été prise sur la Serpentine entre des champs de glace flottante; il avait dû s'ouvrir un passage avec sa fidèle pagaie au milieu de périls sans nombre.

Jusqu' alors, les Fées ne s'étaient guère aperçues de son absence, car elles ne pouvaient pas danser; elles avaient le cœur trop gros; elles oublient tous leurs pas quand elles sont tristes; mais elles les retrouvent quand elles sont joyeuses. David prétend que les Fées ne disent jamais, 'Nous sommes heureuses:' mais, 'Nous sommes d'humeur à danser.'

Eh bien, ce soir-là elles paraissaient d'une

humeur tout à fait contraire, lorsque tout à coup des éclats de rire partirent d'un groupe de spectateurs ; c'était Brownie qui venait d'arriver et qui insistait pour être présentée au Duc.

Maimie se porta en avant avec une vive curiosité, pour voir le sort qui attendait son amie, bien qu'en réalité elle n'eût aucun espoir. Personne du reste n'avait d'espoir, sauf Brownie elle-même, qui était absolument sûre de son succès. Elle fut donc conduite devant Sa Grâce, et le docteur, portant un doigt distrait sur le cœur ducal, qu'il atteignait par convenance au moyen d'une petite trappe ouverte dans sa chemise de diamant, commençait à dire machinalement : 'Froid, tout à—' quand il s'arrêta subitement.

'Qu'est-ce donc ?' s'écria-t-il, et d'abord il agita le cœur comme une montre, puis il y appliqua son oreille.

'Sur mon âme !' dit le docteur, et il va sans dire qu'en ce moment l'émotion était à son comble parmi les spectateurs : à droite et à gauche on ne voyait que des fées qui tombaient en défaillance.

Chacun, sans prendre haleine, fixait les yeux

sur le Duc, qui était absolument épouvanté et qui paraissait vouloir s'enfuir. On entendit le docteur qui murmurait: 'Dieu m'assiste!' et maintenant le cœur du Duc devait être en feu, car le docteur retira vivement ses doigts et les mit sans sa bouche.

L'attente était angoissante.

Alors, à très haute voix et s'inclinant très bas: 'Monseigneur,' dit le médecin d'un ton triomphant, 'j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que Votre Grâce est amoureuse.'

Vous voyez d'ici l'effet de ces paroles. Brownie ouvrit ses bras au Duc, qui s'y laissa tomber. La Reine tomba dans les bras du Grand Chambellan, et les dames de la cour tombèrent dans les bras de ces messieurs. Car l'étiquette veut qu'elles suivent en tout l'exemple de la Reine. Ainsi en un moment cinquante mariages environ furent célébrés, car tomber dans les bras l'un de l'autre, c'est un mariage de fées. Naturellement il faut qu'un Prêtre soit présent. Quels applaudissements parmi la foule, et quels trépignements de joie! Les trompettes retentirent, la lune parut, et aussitôt des milliers de couples se suspendirent à ses rayons comme si c'étaient

des rubans dans une danse de Mai, et valsèrent dans un sauvage abandon, autour du cercle des Fées. Le plus gai de tout, c'était de voir les amours s'arracher de la tête les odieux bonnets d'âne et les jeter en l'air le plus haut qu'ils pouvaient. Mais alors Maimie apparut, et gâta ce beau spectacle. Elle ne put y résister, elle était folle de plaisir de la bonne chance de sa petite amie; elle s'avança donc jusqu'au milieu du cercle et s'écria dans un transport de joie: 'Oh comme c'est splendide! O Brownie!'

Tout le monde fut stupéfait; la musique cessa, les lumières s'éteignirent, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Maimie eut horriblement conscience du danger qu'elle courait; elle se rappela, mais trop tard, qu'elle était une enfant égarée dans un endroit où nul être humain ne doit se trouver entre la fermeture et l'ouverture des portes; elle entendit la rumeur d'une foule en colère, elle vit mille épées avides de son sang; elle poussa un cri de terreur et prit la fuite.

Comme elle courut! les yeux lui sortaient de la tête. Maintes fois, elle tomba, se releva promptement, reprit sa course. La frayeur lui

faisait perdre la tête à tel point, qu'elle ne se souvenait plus qu'elle était aux Jardins. La seule chose qu'elle savait bien, c'est qu'elle ne devait jamais cesser de courir, et elle croyait encore courir, longtemps après, alors qu'elle était tombée sous les Figuiers, et commençait à s'endormir ; quand les flocons de neige tombèrent sur son visage, elle crut que c'était sa mère qui l'embrassait en lui souhaitant bonne nuit ; la neige qui la couvrait lui semblait une chaude couverture de laine et elle essayait de la tirer sur sa petite tête, et quand elle entendit parler dans ses rêves, elle crut que c'était sa mère qui amenait son père à la porte de sa chambre pour la voir dormir. Mais c'étaient les Fées.

Je suis heureux de pouvoir vous dire qu'elles ne lui voulaient plus aucun mal. Quand elle s'était enfuie, elles faisaient retentir l'air de cris perçants : 'Égorgez-la !' 'Changez-la en quelque chose d'horrible !' et d'autres aménités du même genre ; mais la poursuite fut ajournée pour décider, qui marcherait en tête, et cela permit à la Duchesse Brownie de se jeter aux pieds de la Reine et de lui demander une grâce.

Chaque nouvelle mariée avait droit à une grâce; celle-ci demanda comme grâce la vie de Maimie. 'Tout excepté cela!' répondit la reine Mab sévèrement, et toutes les Fées reprirent en chœur: 'Tout excepté cela!' Mais quand elles apprirent de quelle façon Maimie était devenue l'amie de Brownie et lui avait donné la possibilité d'aller au bal pour leur bon renom et leur plus grande gloire, elles poussèrent trois hourras pour la petite humaine et se rangèrent comme une armée pour aller la remercier, la cour en tête, accompagnée de son cortège de vers luisants. On découvrit sur la neige les traces de Maimie, et on la trouva complètement enfouie sous la neige au milieu des Figuiers.

Mais il était impossible de lui adresser des remercîments, car on ne parvenait pas à la réveiller. Le nouveau roi la mit cependant debout et lui lut une longue adresse de bienvenue, mais l'enfant n'entendit pas un mot de ce beau discours. On avait beau écarter la neige qui tombait sur elle, elle était aussitôt recouverte de nouveau, et l'on vit qu'elle courait le danger de mourir de froid. Le docteur proposa de la changer en quelque chose qui ne craint pas le

froid, et cela parut une bonne idée. Mais la seule chose qui leur parut ne pas craindre le froid c'était un flocon de neige. 'Mais elle pourrait fondre,' objecta la Reine ; de sorte que l'on dut abandonner cette idée. On fit une belle tentative pour la transporter dans un lieu plus abrité, mais, malgré le nombre considérable des Fées, Maimie était beaucoup trop lourde pour elles. Pendant ce temps, toutes les dames pleuraient dans leurs mouchoirs. Enfin, les petits Amours eurent une bonne idée : 'Bâtissons une maison autour d'elle,' dirent-ils ; et aussitôt tout le monde comprit que c'était la seule chose à faire. En un instant, des centaines de Fées scieuses firent tomber les branches des arbres ; des architectes entourèrent Maimie, la mesurant en tous sens ; une cour en briques surgit a ses pieds ; soixante-quinze maçons accoururent avec les pierres des fondations, et la Reine posa la première. Il y eut des goujats pour éloigner les enfants ou dresser des échafaudages ; on n'entendait que les coups de marteau, le grincement des ciseaux, les tours d'ébéniste ; pendant ce temps la toiture était achevée et les vitriers mettaient déjà les vitres aux fenêtres.

## LA PETITE MAISON

La maison était exactement de la taille de Maimie, et tout à fait charmante. L'enfant avait un de ses bras étendu, ce qui embarrassa un moment les architectes ; mais ils imaginèrent de faire le long du bras une vérandah qui conduirait à la porte principale. Les fenêtres étaient de la dimension d'une image ordinaire et la porte un peu plus petite ; mais Maimie pourrait sortir facilement en soulevant le plafond.

Les Fées, suivant leur habitude, battirent des mains avec délice et se félicitèrent de leur habileté, mais elles étaient si follement éprises de leur petite maison, qu'elles ne pouvaient pas supporter l'idée de l'avoir achevée. Elles y ajoutèrent donc plusieurs perfectionnements, et puis d'autres et puis encore d'autres.

Ainsi, deux d'entre elles apportèrent une échelle et placèrent une cheminée.

'Maintenant,' soupirèrent-elles, 'la petite maison est bien terminée.'

Mais non, et deux autres reprirent l'échelle et fixèrent un peu de fumée à la cheminée.

'C'est bien fini, cette fois,' dirent-elles avec regret.

'Pas du tout,' dit un ver luisant ; 'si la belle

se réveille et ne trouve pas sa veilleuse allumée, elle pourrait s'effrayer. Je veux être sa veilleuse.'

'Attendez un instant,' dit un marchand de faïence, 'je vais vous adapter à un bougeoir.'

Maintenant hélas, il n'y avait plus rien à faire.

'Mais si,' s'écria un bronzier, 'il n'y a pas de marteau à la porte'; il en plaça un aussitôt.

Un quincaillier y mit un décrottoir et une vieille femme accourut avec un paillasson. Les tonneliers apportèrent un seau de gouttière, et les peintres insistèrent pour la peindre. Enfin, c'est fini!

'Fini!' s'écria un plombier en colère, 'comment une maison peut-elle être finie avant d'avoir des robinets à eau chaude et à eau froide!' Il posa donc des robinets. Puis arriva toute une armée de jardiniers avec des charrettes enchantées, des bêches, des graines, des oignons, des serres chaudes, et immédiatement ils plantèrent un jardin à droite et un potager à gauche de la vérandah; les murs furent couverts de roses et de clématites, et, en moins de cinquante minutes, toutes ces jolies choses furent en pleine floraison. Oh! qu'elle était belle à présent la petite maison! mais cette fois elle était véritablement terminée;

les Fées durent la quitter et retourner au bal; chacune lui envoya des baisers avant de s'en aller, et la dernière qui s'en alla fut Brownie. Elle resta un moment après les autres et jeta à Maimie un doux rêve par la cheminée.

Pendant toute la nuit, l'exquise petite maison resta là sous les Figuiers, veillant sur Maimie qui ne s'en doutait pas.

Elle dormit jusqu'à ce que le rêve fût achevé, et se réveilla, se sentant délicieusement à l'aise, au moment où le matin sortait de sa coquille; elle avait encore un peu sommeil. Cependant elle appela: 'Tony!' car elle se croyait à la maison dans la chambre des enfants. Comme Tony ne répondait pas, elle s'assit, et, ce faisant, sa tête heurta le toit, qui se souleva comme le couvercle d'une boîte, et à sa grande surprise, elle vit tout autour les Jardins de Kensington tout couverts de neige. Voyant qu'elle n'était pas à la maison, elle se demanda si c'était bien elle; alors elle se pinça les joues, et s'assura que c'était bien elle; enfin elle se souvint qu'elle était au milieu d'une grande aventure. Elle se rappelait maintenant tout ce qui lui était arrivé depuis la fermeture des portes jusqu'à sa fuite du bal des Fées.

Mais elle se demandait comment elle était entrée dans cet étrange refuge. Elle enjamba le toit et se trouva dans le jardin ; ce n'est qu'alors qu'elle vit la jolie maison où elle avait passé la nuit. Elle en fut tellement ravie qu'elle ne pensa plus à autre chose.

'O ! chère, ô douce petite maison,' dit-elle.

Sans doute cette voix humaine effraya la petite maison, ou peut-être comprit-elle que sa mission était finie, car dès que Maimie eût parlé, elle commença à diminuer. Elle diminuait si imperceptiblement que Maimie s'en apercevait à peine ; mais bientôt elle vit bien qu'elle ne pourrait plus y rentrer. La maisonnette était toujours aussi parfaite, mais elle devenait de plus en plus petite ; le jardin décroissait en même temps, et la neige l'enserrait de plus en plus, enveloppant sans cesse maison et jardin. La maisonnette était maintenant comme la niche d'un tout petit chien, et cependant on distinguait la fumée de la cheminée, le marteau de la porte, les roses sur le mur, le tout en parfait état. Le ver luisant s'évanouissait aussi, mais on le voyait toujours.

'Ma chérie, ma toute belle, ne t'en va pas,' s'écriait Maimie, en se mettant à genoux, car la

petite maison était maintenant de la dimension d'un dévidoir de fil, et toujours aussi parfaite. Mais comme Maimie tendait ses petits bras suppliants, la neige monta de tous côtés et finit par ne plus faire qu'une couche ; à la place où s'élevait la petite maison, on ne voyait plus qu'une nappe de neige ininterrompue. Maimie frappa du pied avec dépit et porta ses mains à ses yeux, mais tout à coup elle entendit une douce voix qui lui disait 'Ne pleure pas, la belle humaine, ne pleure pas.' Alors elle se retourna et vit un joli petit garçon tout nu qui la regardait avec intérêt. Elle comprit aussitôt que ce devait être Piter Pan.

## VI

### LA CHÈVRE DE PITER

AIMIE se sentit presque intimidée, mais Piter ne savait pas ce que c'était d'être timide.

Il lui dit aimablement : 'J'espère que vous avez bien passé la nuit.'

'Merci,' répondit-elle, 'j'avais une chambre chaude et confortable.'

'Mais vous,' ajouta-t-elle, n'osant pas regarder sa nudité, 'ne sentez-vous pas un peu le froid ?'

Or froid, c'était encore un mot que Piter avait oublié, il répondit donc : 'Je ne crois pas, mais j'ai peut-être tort ; voyez-vous, je suis un peu ignorant, je ne suis pas tout à fait un garçon. Salomon dit que je suis Entre-les-deux.'

'On est ce que l'on s'appelle,' dit Maimie, en réfléchissant.

'Ce n'est pas mon nom,' expliqua-t-il, 'je m'appelle Piter Pan.'

'Sans doute,' dit-elle, 'je le sais ; tout le monde le sait.'

Vous ne pouvez pas vous imaginer combien Piter fut heureux d'apprendre que tout le monde le connaissait en dehors du jardin. Il pria Maimie de lui dire ce qu'on savait et ce qu'on disait de lui, et elle le lui dit. Ils étaient alors assis sur un tronc d'arbre renversé. Piter avait balayé la neige à la place de Maimie, mais il s'était assis lui-même par-dessus. 'Venez plus près,' lui dit Maimie, et il se rapprocha. Ils causèrent. Piter vit qu'on savait beaucoup de choses sur lui mais qu'on ne savait pas tout. On ne savait pas, par exemple, qu'il était retourné auprès de sa mère, et qu'il avait trouvé la fenêtre fermée, mais il n'en dit rien à Maimie, car il se sentait humilié. 'Sait-on que je joue à divers jeux exactement comme les vrais garçons?' demanda-t-il fièrement. 'O Maimie! dites-le à vos amis.' Mais quand il lui montra comment il jouait, en poussant son cerceau sur le Bassin, et ainsi de suite, elle en fut scandalisée.

'Votre façon de jouer,' lui dit-elle en fixant sur lui ses grands yeux, 'est très, très mauvaise; ce n'est pas du tout ainsi que jouent les garçons.'

Le pauvre Piter poussa alors un petit gémissement et pleura pour la première fois, je ne sais combien de temps. Maimie le plaignait extrêmement; elle lui prêta son mouchoir, mais il ne savait pas du tout ce que c'était. Elle lui apprit donc à s'en servir, c'est-à-dire qu'elle essuya ses yeux à elle, puis elle lui rendit le mouchoir en lui disant: 'faites comme moi,' alors il prit le mouchoir et lui essuya les yeux. Elle fit semblant de croire que c'était bien et n'insista plus.

Comme elle le plaignait, elle lui dit: 'Je vous donnerai un baiser, si vous voulez,' mais bien qu'il l'eût su autrefois, il avait oublié ce que c'était qu'un baiser; il répondit 'Merci,' en tendant la main pour prendre ce qu'elle allait lui donner. Elle en fut très contrariée, mais elle comprit qu'elle ne pouvait pas lui expliquer sans le faire rougir; alors, avec une charmante délicatesse, elle donna à Piter un dé à coudre qu'elle avait par hasard dans sa poche, en lui disant que c'était un baiser. Pauvre petit! il la crut parfaitement, et depuis ce jour il le porta à son doigt, bien qu'il fût impossible à qui que ce soit de se servir d'un dé aussi petit. Vous comprenez, quoique il eût l'air d'un si petit enfant, il y avait en réalité des

années et des années qu'il avait quitté sa mère, et je crois bien que le bébé qui l'avait supplanté auprès d'elle devait être déjà un barbon.

Mais ne croyez pas que Piter Pan fût réellement un enfant à plaindre plutôt qu'à admirer. Maimie l'avait cru au commencement, mais bientôt elle reconnut qu'elle était dans l'erreur. Ses yeux brillaient d'admiration quand Piter lui raconta ses aventures, surtout quand il parla de ses excursions entre l'île et les Jardins, dans le Nid de Grives.

'Oh ! que c'est poétique !' s'écria Maimie ; mais c'était là un autre mot inconnu pour lui ; il baissa la tête, croyant que son amie le méprisait.

'Je pense que Tony n'aurait pas fait cela,' dit-il humblement.

'Jamais ! jamais !' répondit-elle avec conviction, 'il aurait eu peur.'

'Qu'est-ce que c'est que peur,' demanda Piter avec instance ; il pensait que ce devait être quelque chose de magnifique. 'Je souhaite que vous m'appreniez à avoir peur, Maimie,' dit-il.

Elle répondit avec une candeur adorable : 'Je pense que personne ne pourrait vous apprendre cela, à vous.' Elle me croit donc bien stupide,

pensa Piter. Elle lui avait parlé de Tony et du méchant tour qu'elle lui avait joué dans l'obscurité pour l'effrayer (elle comprenait bien que c'était méchant). Mais Piter ne saisit pas le sens de ses paroles et il dit : 'Oh ! je voudrais être aussi brave que Tony !' Cela indigna Maimie, qui lui dit : 'Vous êtes vingt mille fois plus brave que Tony ; vous êtes certainement le garçon le plus brave que j'aie jamais connu.'

A peine pouvait-il en croire ses oreilles ; mais quand il se convainquit de la sincérité de l'enfant, il poussa un cri de joie.

'Et si vous avez bien envie de me donner un baiser,' lui dit Maimie, 'vous pouvez le faire.'

Piter, de mauvaise humeur, commença à retirer le dé qu'il portait au doigt, croyant qu'elle le lui redemandait.

'Pas un baiser,' dit Maimie troublée, 'je veux dire un dé.'

'Qu'est-ce que c'est qu'un dé ?' demanda Piter.

'C'est comme cela,' dit-elle, et elle l'embrassa.

'Je serai très heureux de vous donner un dé,' dit Piter gravement, et il lui en donna un. Il lui donna ensuite un grand nombre de dés, et alors

une idée délicieuse lui traversa l'esprit. 'Maimie,' dit-il, 'voulez-vous marier avec moi ?'

Chose étrange, la même idée était venue au même instant à Maimie. 'Je le voudrais bien,' dit-elle, 'mais y a-t-il dans votre barque de la place pour deux ?'

'Si nous nous serrons bien, oui,' dit-il passionnément.

'Les oiseaux n'en seraient peut-être pas contents.'

Il lui promit que les oiseaux seraient très heureux de l'avoir, mais moi je n'en suis pas bien sûr. Il lui dit aussi qu'il n'y avait pas beaucoup d'oiseaux en hiver. 'Naturellement,' ajouta-t-il en balbutiant, 'ils pourront être jaloux de vos vêtements.'

Elle fut quelque peu indignée à cette pensée.

'Ils songent toujours à leurs nids,' dit-il pour s'excuser, 'et vous avez sur vous des choses qui doivent exciter leurs désirs,' ajouta-t-il, en caressant la fourrure de Maimie.

'Ils n'auront pas ma fourrure,' dit-elle vivement.

'Mais non, mais non,' répondit-il tout en continuant à caresser la fourrure. 'O Maimie !' dit-il avec transport, 'savez-vous pourquoi je

vous aime? C'est parce que vous ressemblez à un joli nid.'

Elle trouva ce compliment d'un goût douteux. 'En ce moment,' dit-elle, 'vous parlez plutôt comme un oiseau que comme un garçon,' et elle s'éloigna un peu; en effet il avait plutôt l'air d'un oiseau.

'Après tout,' dit-elle, 'vous n'êtes qu'un Entre-les-deux.' Mais voyant que cela lui faisait de la peine, elle ajouta aussitôt: 'Cela doit être un état délicieux.'

'Venez donc avec moi, et vous le serez aussi, chère Maimie,' dit-il en l'implorant; et ils se dirigèrent vers la barque, car l'heure de l'ouverture était proche.

'Vous ne ressemblez pas du tout à un nid,' lui dit-il à l'oreille pour lui faire plaisir.

'Mais ce doit être joli de ressembler à un nid,' dit-elle avec cet esprit de contradiction naturel aux femmes. 'Et puis, mon cher Piter, quoique je ne veuille pas leur donner ma fourrure, je ne m'opposerais pas à ce qu'ils y bâtissent leur nid. Ce serait drôle, un nid sur mon cou avec de petits œufs tachetés. O Piter! que ce serait gentil!'

Mais comme ils approchaient de la Serpentine, elle frissonna un peu et dit: 'Naturellement,

j'irai voir maman souvent, très souvent. Ce n'est pas comme si je lui disais adieu pour toujours. Je ne voudrais pas du tout cela.'

'Oh non!' répondit Piter, mais dans son cœur il savait que c'était tout à fait probable, et il aurait voulu le lui dire, mais il avait une peur affreuse de la perdre. Il l'aimait tellement! il sentait qu'il ne pourrait pas vivre sans elle. 'Elle oubliera sa mère avec le temps,' se disait-il en lui-même, 'et elle sera heureuse avec moi.' Et il la pressait vers la barque tout en lui donnant des dés.

Mais après qu'elle eût vu la barque et qu'elle se fût extasiée sur sa gentillesse, elle parla encore de sa mère, avec inquiétude: 'Vous savez très bien, Piter, n'est-ce pas? que je ne voudrais pas aller avec vous, sans être bien certaine que je pourrai revenir chez ma mère chaque fois que je le voudrai. Dites-le moi, Piter.'

Il le lui dit, mais il ne put la regarder en face.

'Si vous êtes sûre que votre mère voudra toujours vous voir,' ajouta-t-il avec aigreur.

'Quelle idée, que ma mère ne veuille pas toujours me voir!' s'écria Maimie en s'animant.

'Si elle ne vous ferme pas la porte au nez,' dit encore Piter âprement.

'La porte sera toujours ouverte pour moi,' dit Maimie, 'et ma mère m'attendra toujours.'

'Alors,' dit Piter, 'si vous en êtes tellement certaine, entrez.' Et il aida Maimie à passer dans le Nid de Grives ; sa figure avait une expression de férocité.

'Mais pourquoi ne me regardez-vous pas,' lui dit-elle, en lui prenant le bras.

Piter fit des efforts pour ne pas la voir, il voulut se détacher de son étreinte, puis poussant un sanglot, il sauta sur la rive et s'assit sur la neige dans une grande détresse. Elle alla vers lui. 'Mais qu'as-tu donc non chéri, mon cher Piter ?' dit-elle alarmée.

'O ! Maimie,' gémit-il ! 'ce n'est pas bien de vous prendre avec moi, si vous croyez que vous pourriez revenir. Votre mère . . . ' et de nouveau il sanglota. 'Vous ne les connaissez pas aussi bien que moi.'

Alors seulement il lui raconta sa lamentable histoire, il lui dit comment il avait été laissé dehors par sa mère, et Maimie, suffoquée, répétait continuellement : 'Mais maman, maman.'

'Oui,' dit Piter, 'elle ferait de même, elles sont toutes pareilles ; je suis sûr qu'elle cherche déjà à vous remplacer.'

'Non,' dit-elle, saisie d'horreur, 'je ne peux pas le croire. Comprenez donc, quand vous êtes parti, votre mère n'avait pas d'autre enfant. Mais maman a Tony, et certainement une mère est satisfaite quand elle a un enfant.'

Piter répondit amèrement : 'Si vous voyiez les lettres que Salomon conserve de dames qui en avaient six ! '

En cet instant, ils entendirent un bruit qui faisait crik ! crik ! par tout le Jardin. C'était l'Ouverture des Portes. Piter sauta nerveusement dans sa barque. Il voyait bien que Maimie ne voudrait plus venir avec lui, et il essayait bravement de ne pas pleurer. Mais Maimie avait maintenant une amère crise de larmes.

'Et si j'arrive trop tard,' dit-elle, dans un sanglot ! 'O ! Piter, si elle en a déjà pris une autre ! '

De nouveau, il sauta sur la rive comme si elle l'avait appelé : 'Je viendrai vous chercher cette nuit,' dit-il, en la serrant dans ses bras, 'mais si vous vous pressez je pense que vous arriverez à temps.'

Enfin, il posa un dernier dé sur sa douce petite bouche, et se couvrit le visage de ses mains pour ne pas la voir partir.

'Cher Piter !' cria-t-elle.

'Chère Maimie,' cria l'enfant, tragique. Elle tomba dans ses bras, de sorte que ce fut comme un mariage de Fées, puis elle partit en courant. Oh ! comme elle se pressait vers les portes ! Piter vint certainement la nuit suivante dans le Jardin, dès la Fermeture des Portes ; mais il ne retrouva pas Maimie ; c'est ainsi qu'il sut qu'elle était arrivée à temps. Pendant longtemps, il eut l'espoir qu'elle lui reviendrait quelque nuit, souvent même il crut la voir qui l'attendait sur le bord de la Serpentine, quand sa barque s'approchait pour amarrer, mais Maimie n'y revint jamais. Elle aurait bien voulu revenir, mais elle avait peur, si elle revoyait son cher 'Entre-les-deux,' de s'attarder trop longtemps avec lui, et d'ailleurs la gouvernante ne la quittait plus des yeux, maintenant. Mais elle parlait souvent de Piter comme d'un bon ami et elle tricota pour lui un couvre-théière ; un jour, comme elle se demandait quel cadeau de Pâques elle pourrait bien lui offrir, sa mère eut une idée.

'Rien,' dit-elle sérieusement, 'ne lui serait plus utile qu'une chèvre.'

'Il pourrait en faire sa monture,' dit Maimie, 'et jouer de la musette tout en se promenant.'

Alors sa mère lui demanda : 'Voulez-vous lui donner votre chèvre, celle avec laquelle vous avez fait peur à Tony un soir.'

'Mais,' dit Maimie, 'ce n'est pas une chèvre vivante.'

'Elle a paru bien vivante à Tony,' répondit sa mère.

'Elle m'a paru à moi aussi effroyablement vivante,' dit Maimie, 'mais comment pourrai-je la donner à Piter.'

Sa mère lui dit comment, et le lendemain, accompagnées de Tony (qui était vraiment un gentil garçon, quoique naturellement il ne fut pas comparable à Piter), elles allèrent au Jardin, et Maimie s'arrêta seule dans un cercle de Fées. Alors, sa mère, qui était une dame très intelligente, dit :

'Ma fille, dis-moi, si tu peux :
Qu'as-tu apporté pour Piter Pan ?'

A quoi Maimie répondit :

'Je lui apporte une chèvre pour qu'il monte dessus. Voyez, je la lance de tous côtés.'

Elle étendit ses bras au loin comme si elle semait de la graine, et fit trois tours.

Tony dit ensuite :

‘ Si Piter la trouve encore ici, Elle ne pourra jamais me faire peur.’

Et Maimie répondit :

‘ Ni le jour ni la nuit, je jure fermement de ne jamais voir la chèvre nulle part.’

Elle laissa aussi une lettre pour Piter, à un endroit où il pourrait la trouver, lui expliquant ce qu'elle avait fait et le priant de demander aux Fées de changer la chèvre en une vraie qu'il pourrait monter. Et tout se passa comme elle l'avait espéré ; Piter trouva la lettre, et, d'ailleurs, rien n'était plus facile aux Fées que de changer la chèvre en une vraie chèvre ; et c'est ainsi que Piter eut une chèvre sur laquelle il se promène chaque nuit dans les Jardins, jouant délicieusement de la musette. Et Maimie tint sa promesse : jamais plus elle n'effraya Tony avec une chèvre. Mais je me suis laissé dire qu'elle inventa pour cela un autre animal.

Elle était déjà une grande jeune fille qu'elle continuait encore à laisser des cadeaux dans les Jardins pour Piter, avec des lettres où elle lui

expliquait la manière de s'en servir. Et elle n'est pas la seule qui ait agi ainsi. David le fait aussi, et lui et moi nous connaissons la meilleure cachette pour les cadeaux et les lettres, et nous pouvons vous le dire, si vous voulez ; mais pour l'amour de Dieu ne nous le demandez pas devant Porthos, car il aime tellement les joujoux que, s'il découvrait l'endroit, il les prendrait tous.

Bien que Piter se souvienne encore de Maimie, il est redevenu aussi gai qu'autrefois, et souvent, avec un bonheur sans mélange, il descend de sa chèvre, se couche par terre, et se met à piétiner l'herbe joyeusement. Oh ! il s'amuse bien. Mais il a encore un vague souvenir d'avoir été humain et cela le rend particulièrement bon pour les hirondelles quand elles vont visiter l'île ; car les hirondelles sont les âmes des petits enfants qui sont morts. Elles bâtissent toujours leurs nids sous les toits des maisons où elles ont vécu quand elles étaient des humains, et parfois elles essayent de pénétrer par les fenêtres dans les chambres d'enfants ; et c'est peut-être pour cela que Piter les aime mieux que tous les autres oiseaux.

Et la petite maison ? Toutes les nuits ordinaires (c'est-à-dire toutes, sauf les nuits de bal), les fées la reconstruisent, de peur qu'il y ait quelque enfant humain égaré dans les Jardins ; et Piter parcourt les jardins pour chercher les enfants perdus, et quand il les trouve, il les transporte sur sa chèvre à la petite maison. Quand ils se réveillent, ils se trouvent enfermés, et quand ils en sortent, ils la voient. Les Fées bâtissent la maison simplement parce qu'elle est jolie ; mais Piter amène les enfants en souvenir de Maimie, et parce qu'il aime bien agir comme il croit que les vrais garçons agissent. Mais il ne faut pas vous imaginer que, parce que la maisonnette brille quelque part sous les arbres, il soit prudent de rester dans les Jardins après la Fermeture. Si par hasard les mauvaises Fées étaient dehors cette nuit-là, elles vous feraient certainement du mal, et même si elles ne sont pas dehors, vous pourriez mourir de froid et de peur, avant que Piter vienne à votre secours. Il est arrivé plusieurs fois qu'il s'est trouvé en retard ; quand il arrive en retard, il court au Nid de Grives pour chercher sa pagaie, dont Maimie lui a appris à se servir ; il creuse une fosse pour l'enfant mort et la recouvre d'une

petite pierre tombale sur laquelle il grave les initiales du pauvre petit. Il fait cela, parce qu'il croit que les garçons l'auraient fait ; vous devez avoir remarqué qu'elles sont toujours placées deux par deux ; il les met ainsi pour qu'elles soient moins seules. Je crois qu'on ne peut rien voir de plus touchant dans les Jardins que les deux petites tombes de Walter Stephen Matthews et de Phœbe Phelps. Elles sont situées côte à côte à l'endroit où la paroisse de Westminster, Ste Marie, confine à celle de Paddington. C'est là que Piter rencontra les deux bébés, que leurs nourrices avaient perdus ; Phœbe n'avait que treize mois et Walter encore moins probablement, car Piter semble avoir omis, par délicatesse, de marquer son âge sur la pierre. Ils sont là, serrés l'un contre l'autre, et l'inscription porte seulement

| | | |
|---|---|---|
| W.<br>St. M. | et | 13a<br>P.P.<br>1841. |

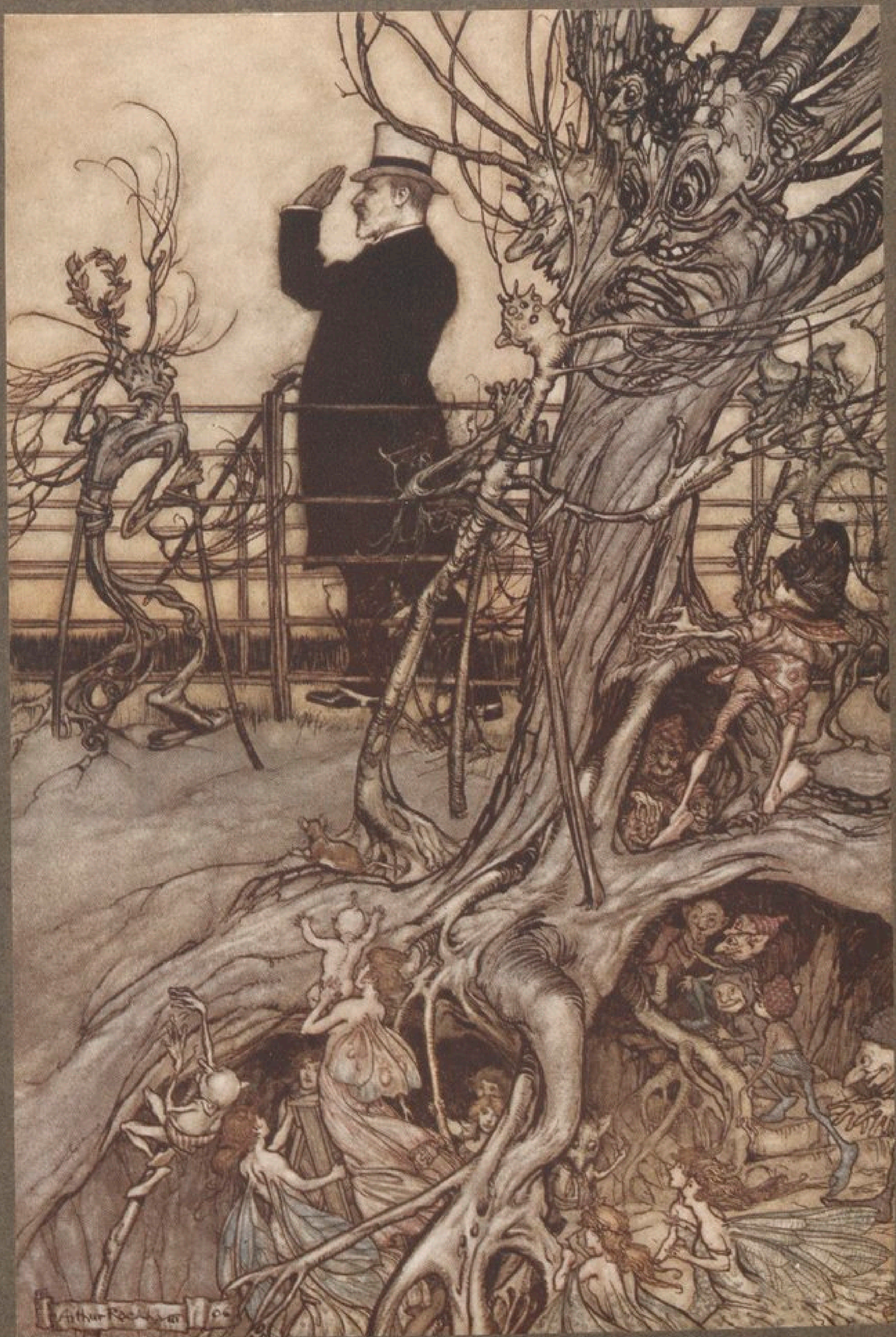
David met de temps en temps quelques fleurs blanches sur ces innocentes tombes.

Comme il doit être triste pour les parents qui

reviennent à l'ouverture du jardin chercher leurs enfants égarés de trouver à leur place ces chères petites pierres. Je souhaite vivement que Piter ne se presse pas trop d'employer sa bêche, car c'est vraiment bien triste.

Édimbourg : Typographie de T. et A. Constable
Imprimeurs de Sa Majesté et de l'Université

*Les Jardins de Kensington sont à Londres, où vit le Roi.*



*La femme des ballons, qui se tient dehors.*


Arthur Rackham 06

*Dans la Grande Allée on rencontre tous les personnages qui méritent d'être connus.*



*La Bosse, qui est la partie de la Grande Allée où sont courues les grandes courses.*



*Il n'y a peut-être rien qui ait un sens aussi vif du jeu qu'une feuille morte.*



*La Serpentine est une rivière charmante, avec une forêt comme fond. Si l'on se penche sur le bord, on peut voir les arbres en pleine force, et l'on dit que la nuit il y a aussi des étoiles au fond.*



*Les fées de la Serpentine.*



*L'île où sont nés tous les oiseaux qui sont devenus ensuite de petits garçons et de petites filles.*



*Mr. Salford était un vieux Monsieur revêche qui errait toute la journée dans les Jardins.*


Arthur Rackham ·06

*Il s'envola par dessus les maisons tout droit vers les Jardins*


Arthur Rackham 06

*Les fées ont des querelles avec les oiseaux.*



*Quand elle entendit la voix de Piter, elle se réfugia épouvantée derrière une tulipe.*


Arthur Rackham 06

*Des ouvriers, qui étaient en train de scier un faux champignon, prirent la fuite, abandonnant leurs outils.*



*Il alla soumettre son étrange cas au vieux Salomon Caw.*


Arthur Rackham

*Piter s'écria : 'Recommencez !' et avec une parfaite bonne grâce ils recommencèrent plusieurs fois.*


Arthur Rackham 06

*Cent d'entre eux s'envolèrent avec la corde, et Piter était suspendu à la queue du cerf-volant.*


Arthur Rackham
1906

*Après cela, les oiseaux déclarèrent qu'ils ne l'aideraient plus dans sa folle entreprise.*



*'C'est insensé !' cria Salomon en colère.*


Arthur Rackham 06

*Pendant des années il s'était occupé tranquillement à remplir son bas.*


Arthur Rackham 06

*Quand vous rencontrez dans les Jardins des oiseaux qui s'enflent comme s'ils se croyaient plus gros qu'ils ne sont.*



*Il passa sous le pont et arriva en vue des délicieux Jardins.*



*Les fées sont toutes plus ou moins cachées jusqu'au soir.*


Arthur Rackham 06

*Quand elles croient que vous ne les regardez pas, elles s'écartent vivement, d'un saut gracieux.*



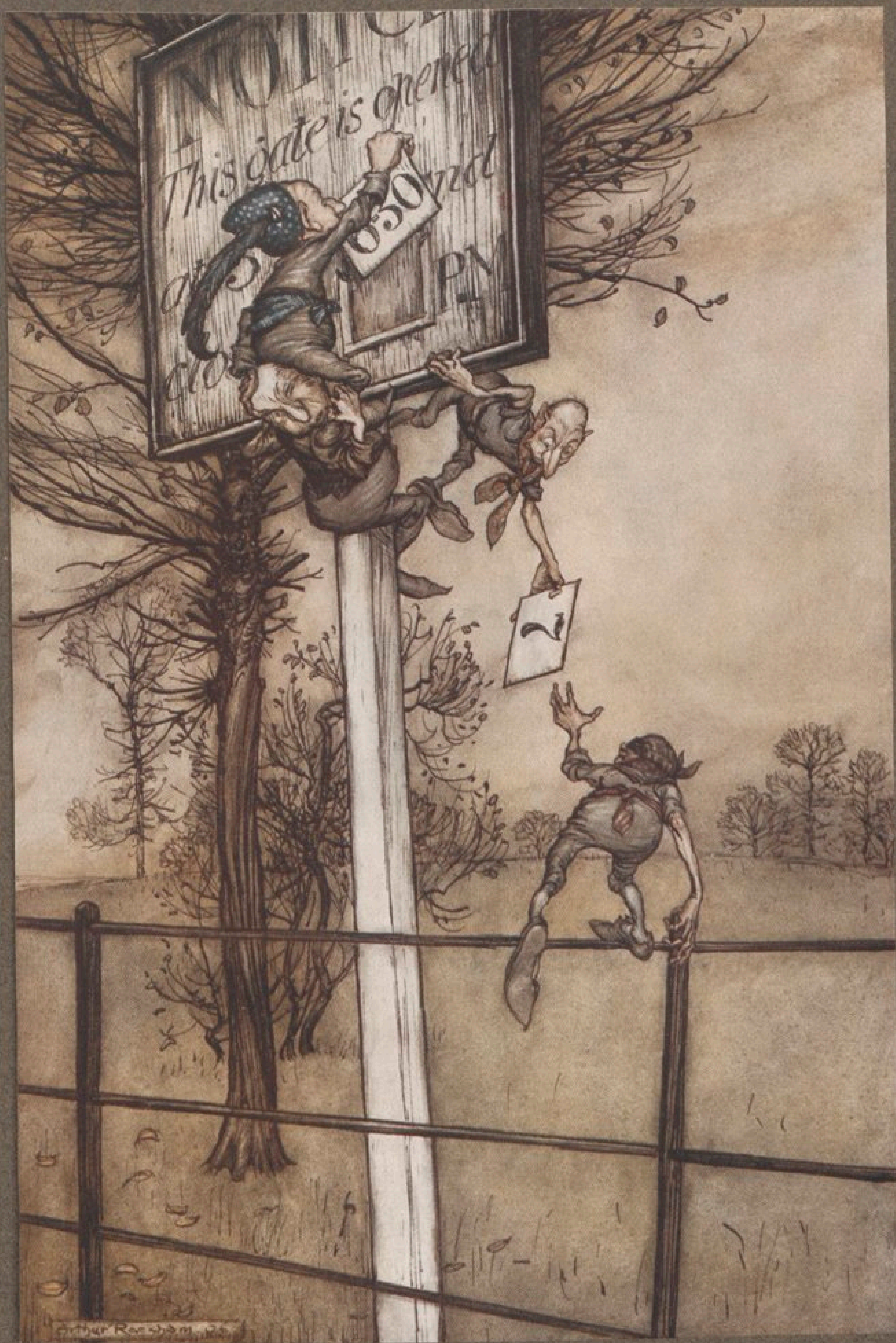
*Mais si vous les regardez et qu'elles craignent de n'avoir pas le temps de se cacher, elles ne bougent plus et font comme si elles étaient des fleurs.*


Arthur Rackham · 06

*Les fées sont des danseuses consommées*



*Ces rusées de fées changent subreptice-
ment l'indication du tableau quand il
doit y avoir bal de nuit.*


This gate is opened
6·50
P.M
7
Arthur Rackham

*Des porte-flambeaux courent sur les devants en portant des cerises d'hiver.*



*Quand sa Majesté veut savoir l'heure.*


Arthur Rackham 06

*Les fées sont assises en cercle sur des champignons et commencent par avoir une tenue parfaite.*



*Le beurre est extrait des racines de vieux arbres.*



*Le suc de giroflée jaune est bon pour ranimer les danseurs qui tombent à terre dans leur ardeur.*



*C'est Piter Pan qui constitue l'orchestre des fées.*


Arthur Rackham
06

*Elles le chatouillent toutes à l'épaule.*




Arthur Rackham. 06

*Un jour, ils furent entendus par une fée.*


Arthur Rackham .06

*Le petit peuple tissait ses rideaux d'été avec des squelettes de feuilles.*


Arthur Rackham. 08

*Une après-midi où le jardin était blanc de neige.*



*Elle courut au puits St. Govor, et s'y cacha*


Arthur Rackham / 06

*Une branche de sureau clopinait sur l'allée et causait avec de jeunes coings.*



*Ils l'avertirent.*


Arthur Rackham. 06

*Il secoua sa tête chauve, et murmura :*
*'Froid, tout-à-fait froid.'*


Arthur Rackham 06

*Les fées ne disent jamais : ' Nous sommes heureuses'; mais 'Nous sommes d'humeur à danser.'*



*Elles paraissaient être très peu d'humeur à danser.*


Arthur Rackham 05

*'Monseigneur,' dit le médecin d'un ton triomphant, 'j'ai l'honneur d'informer votre Excellence que Votre Grâce est amoureuse.'*


Arthur Rackham 06

*On construit la maison de Maimie.*



*Si par hasard les mauvaises fées étaient dehors.*


Arthur Rackham .06

*Elles nous feraient certainement du mal.*



*Je crois qu'on ne peut rien voir de plus touchant dans les Jardins que les deux petites tombes de Walter Stephen Matthews et de Phœbe Phelps.*


13A
P.P.
1841
W
St.M
Arthur Rackham 06

